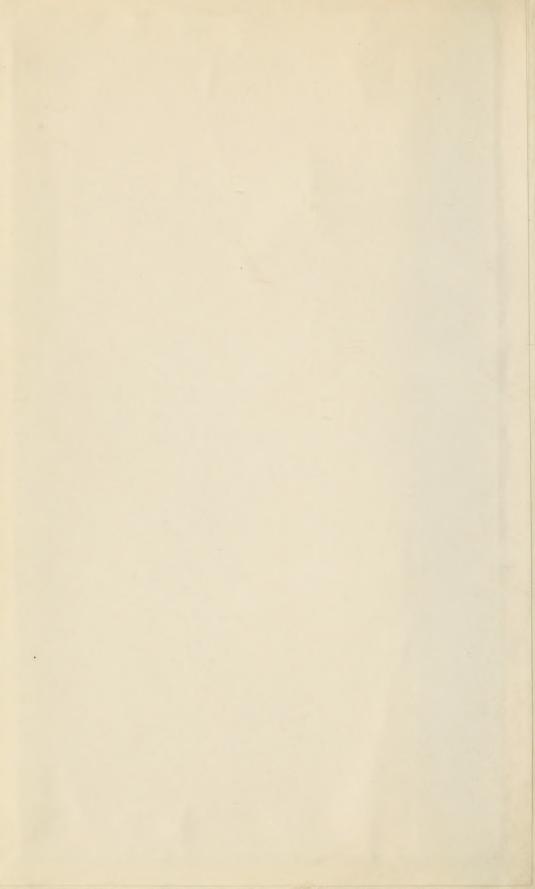
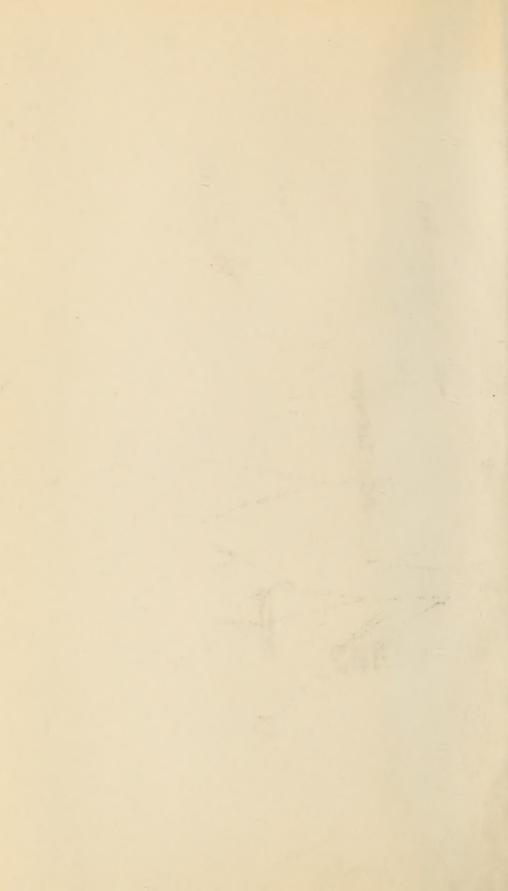
U d'/of OTTAHA
39003002437787





Digitized by the Internet Archive in 2010 with funding from University of Ottawa

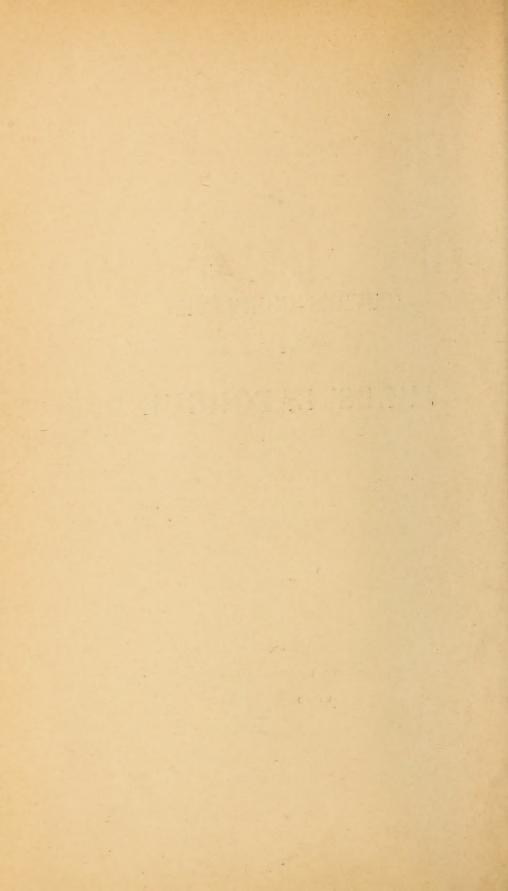




ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JULES LAFORGUE



OEUVRES COMPLÈTES

DE

JULES LAFORGUE

V

LETTRES. - II (1883-1887)

NOTES

de G. JEAN-AUBRY



PARIS

MERCVRE DE FRANCE

xxvi, rve de condé, xxvi

MCMXXV



IL A ÉTÉ TIRÉ :

49 exemplaires sur vergé d'Arches numérotés à la presse de 1 à 19.

250 exemplaires sur vergé pur fil numérotés de 50 à 299.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

795

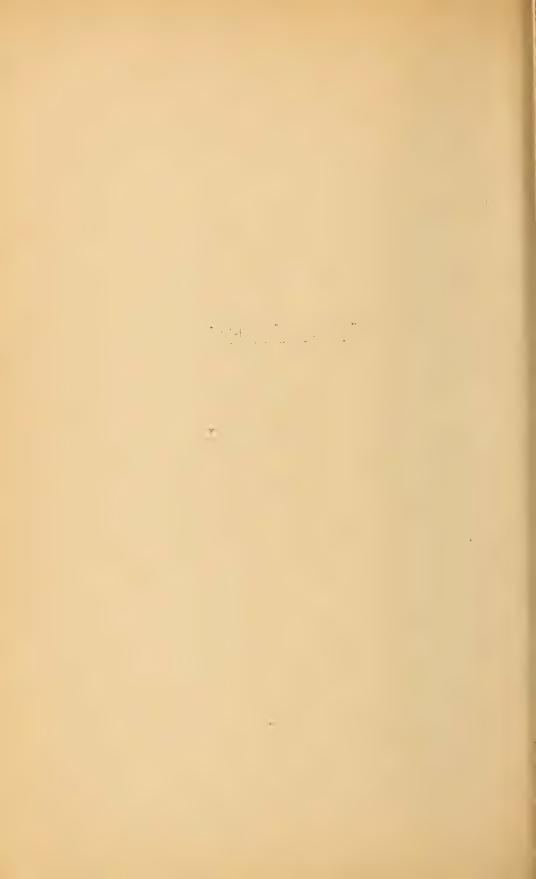
PQ 2323 .28 1922 V.5

Tows droits réservés.

LETTRES

H

(1883-1887)



LX

A M. CHARLES HENRY

Berlin, [février, lundi 1883].

Mon cher Henry,

Vous êtes donc de retour. Écrivez-moi donc, dites, racontez-moi tout ce que vous avez fait, vu, rapporté dans votre salon rouge!

Vous êtes inconcevable.

Merci de la Vie Moderne. Je l'ai reçue hier, dimanche.

Maintenant, un autre service.

J'écris un article sur l'Impressionnisme, article qui sera traduit et paraîtra dans une revue allemande, à l'occasion de quoi un ami de Berlin, qui a une dizaine d'impressionnistes, en fera une exposition.

C'est très important. Pourriez-vous donc me trouver quelque chose que mon libraire d'ici n'a pu me trouver? Une petite brochure de 50 cent. intitulée, je crois, « les Impressionnistes », par Théodore Duret, avec un dessin de Renoir (1). Cette brochure a paru il y a quatre ans, je crois. Je ne sais où elle a été éditée, peut-être chez Ghio, peut-être chez Marpon. En tout cas, je l'ai vue longtemps jadis chez Marpon, à l'Odéon : de toutes façons vous pourriez la voir à la Bibliothèque. Je vous serais bien obligé si vous mettiez la main dessus et me l'envoyiez.

Je vous écrirai longuement et vous enverrai des vers un de ces jours, sans blague.

Je vous serre la main. Travaillez-vous?

Votre

Jules Laforgue.

⁽¹⁾ Il s'agit de la brochure célèbre publiée en 1878 et dont le titre exact était : Les Peintres Impressionnistes (Claude Monet, Sisley, C. Pissarro, Renoir, Berthe Morisot) avec un dessin de Renoir. Paris, Librairie parisienne, Hayman et Perois, 38, avenue de l'Opéra. — Mai 1878.

LXI

A CHARLES EPHRUSSI

Berlin, 26 février 1883 [lundi].

Cher Monsieur Ephrussi,

L'êtes-vous assez, rancunier? Pourquoi ne m'écrivez-vous pas le moindre petit mot?

Avant-hier, à la soirée du Kronprinz, j'ai causé avec M. de Seckendorff qui m'a dit avoir reçu nombre de lettres de vous, et m'a appris que vous aviez d'abord le projet de venir à Berlin pour l'Exposition, mais que c'est M. Gonse qui viendra, et que vous prépariez des choses et des choses. A la même soirée, coudoyé plusieurs fois M. Lippmann. Un de mes remords. Lorsque j'irai vous voir, je vous remettrai intacte la lettre de recommandation que vous m'aviez donnée pour lui, il y a des temps infinis de cela. Il paraît qu'il est très bourru mais que sa femme est charmante, double raison, maison à éviter.

J'écris de menus vers et une pièce en un acte qui déborde d'optimisme. Outre cela, M. Bernstein m'a persuadé de mettre en vers le *Don Juan* de Pouchkine, et j'y vais de bon cœur.

Ne prononcez pas mon nom devant l'auteur des *Aveux*. Vous réveilleriez de pénibles souvenirs.

Au revoir et un petit mot d'amitié, s. v. p.

Votre

Jules Laforgue.

LXII

A M. CHARLES HENRY

Berlin, lundi [26 février 1883].

Mon cher Henry,

Pourquoi n'ai-je plus de vos nouvelles! Je m'ennuie horriblement. Je n'ai pas reçu un mot de vous depuis votre retour. Kahn m'a écrit, pour me dire que ma dernière lui était arrivée 15 jours en retard, et qu'il était je ne sais où, il ne me donne pas sa nouvelle adresse.

Je voudrais bien savoir pourquoi vous ne m'avez pas envoyé le moir dre petit mot. Le barde de la rue Denfert vous a-t-elle infusé ses sentiments à mon égard?

Que faites-vous, nom de Dieu? Que devenezvous? et vos livres? et votre peinture à la cire? et tout enfin?

Ma vie est toujours la même. J'entends beau-

coup de musique. Que faire à Berlin, sinon entendre beaucoup de musique?

J'ai un ami, un des grands pianistes de demain (1), qui m'a fait connaître les trois cahiers de musique de Rollinat.

Je viens de lire et de relire les Névroses. Du talent, c'est certain, et au fond une sincère et intense émotion. Mais que de parti pris, — surtout que de cabotinage. Il est vrai que devant n'importe quel monsieur qui s'est fait un genre, il est bien difficile de dire où finit la correction de race et où commence le cabotinage. Et puis, à mon avis, il y a beaucoup de grossièretés de métier, des abus d'adjectifs souvent neutres intrinsèquement ou neutres à force d'être voulus.

Mon ami le pianiste (Théo Ysaye) et moi sommes fous des *Contes* de Villiers de l'Isle-Adam et des quelques vers sous le titre *Conte d'Amour*.

Savez-vous que je fais depuis deux semaines une pièce en prose en un acte se passant à Paris au mois d'avril 1882 ? (2) — Aussi quelques vers.

Hé! n'avez-vous pas reçu ma dernière lettre? Je vous y demandais certaine brochure sur l'Im-

⁽¹⁾ Théophile Ysaye.

^{(2) «} Pierrot fumiste ».

pressionnisme par Théodore Duret? Est-elle introuvable?

Écrivez-moi donc un mot, sinon je vous tutoie à ma prochaine lettre; inconvenance qui sera atténuée par les injures dont je vous accablerai. En ce moment, je suis démesurément vanné.

Votre

Jules Laforgue.

LXIII

A M. CHARLES HENRY

Samedi [Berlin, mars 1883].

Mon cher Henry,

J'ai reçu votre courte lettre et le manuscrit — il y a de cela quelques jours — mais de là à aujourd'hui il m'eût été impossible de répondre par le moindre bout de lettre. Vous comprenez que j'ai dévoré votre Lespinasse (1). C'est très nourri et très complet sans doute. Vous êtes un dévot pour elle, mais vous avez gardé trop votre dignité. Vous dites vous-même au commencement : « Il est indécent... » — J'aurais hurlé! — Il fallait vous

⁽¹⁾ Il s'agit de la préface datée « août 1882 » des Lettres inédites | de Mademoiselle de Lespinasse | a Condorcet, a d'Alembert, a Guibert | au comte de Crillon | publiées | avec des lettres de ses amis, des documents nouveaux — et une étude | Par M. Charles Henry | Paris | E. Dentu, éditeur | 1887.

rouler dans les souvenirs de cette amante passée comme dans des linges de femme au fond d'un cabinet de toilette. Les soirées de l'hiver 74! le 10 février, à minuit! Et la monomanie du remords à côté de Sapho et de sainte Thérèse. Mais c'eût été oublier que ce n'était pas là un roman à écrire. « Elle aima l'amour avec abnégation par delà son corps et par delà son âme. »

N'était-il pas possible — ou ne l'avez-vous pas voulu — de parfumer cela de ce quelque chose qui embaume une page, par exemple : le damas rouge de la chambre à coucher. Et avec Guibert cette journée du Moulin-Joli dans le frais encadrement de Montmorency et d'Argenteuil — et plus loin cette journée où le soleil de février a des douceurs de convalescence. — Vous savez mieux que moi que c'eût été l'affaire de deux ou trois après-midi passés au Cabinet des Estampes. C'est tout de même empoignant ce roman furieux au seuil de la révolution, on en a le cœur légèrement étranglé, ma parole.

Je vous retourne le manuscrit. — Vous n'avez pas peur de confier des manuscrits à la poste.

Ecrivez-moi plus souvent, hein? — J'entends beaucoup de musique ici.

J'espère vous présenter un jour mon jeune

Rubinstein de 18 ans à peine (1). Vous l'adorerez comme moi, un brun au visage insensé, peut-être un peu plus haut que vous, et une masse de cheveux crépus. — Je l'appelle le Nubien. — Un fumeur effréné. — Je fume la pipe. — Je les collectionne. — Trois scènes et ma prose en un acte est terminée, achevons-la vite et qu'on n'en parle plus. J'ai aussi l'idée d'un Faust en un acte. Je traduisais en vers un Don Juan de Pouchkine, je l'ai lâché. — Comment, vous n'avez pas lu les Contes cruels! Si Kahn le savait! — Lisez, c'est insensé. — Et au revoir. Que dit le barde (2) de moi?

JULES.

(Tiens! j'ai oublié de vous tutoyer.)

⁽¹⁾ Il s'agit toujours de Théophile Ysaye.

⁽²⁾ M^{me} Mullezer, avec qui Jules Laforgue s'était brouillé durant l'automne 1882.

LXIV

A M. CHARLES HENRY

Bade [20 avril 1883].

Mon cher Henry,

Je vous écris un petit mot qui n'est pas une réponse à votre lettre, mais simplement une excuse et un acompte.

Je commence à respirer. Mes deux derniers jours à Berlin ont été très occupés — préparatifs de départ — puis été passer deux jours à Dresde — chemin de fer, mal de tête, musée inouï! Des Rembrandt à lécher le parquet qui les reflète, l'Elbe adorable, etc., puis rentré à Berlin, faire malles, éreinté — enfin, après un peu de rechemin de fer, arrivé ici, pioncé, et je vous écris, bien que mon intérêt soit de me mettre à dévorer mes 3 journaux quotidiens qui, multipliés par 3 jours de retard, font 9, plus le supplément du Figaro, et le nouveau cahier de la

Revue, qui voulut embulozer Balzac (ici on appelle ça un cahier). Dans vos archives: je ne sais. J'ai un ami à Berlin, professeur à l'université, qui, seul, peut me renseigner; en ce moment il a ses congés et parcourt l'Italie, je crois.

Au revoir.

Mes minutes sont comptées. Avec ça j'ai à faire ma barbe, aller prendre un bain et un shampoing.

Votre

Jules Laforgue.

LXV

A SA SŒUR

Bade, lundi, 83 [mai] (1).

Ma chère Marie,

Reçu ta lettre il y a plusieurs jours. Je l'avoue, mea culpa, mea culpa.

Et ton portrait, qui est toujours devant moi.

Enfin, voilà un vrai portrait. Les photographes établis sont des imposteurs fallacieux. Tu es très bien. Je te vois au naturel. Envoie-m'en encore un autre, bientôt. Ça ne coûte rien à Émile.

Pour le mériter, d'ailleurs, je t'envoie une poignée de vers pris dans le tas (si, toutefois, cet envoi ne va pas à l'encontre de mon but). Des tas d'affaires m'ont empêché de te répondre.

⁽¹⁾ Cette lettre porte 84, dans une édition antérieure: mais dès juillet 83 Laforgue écrit à M. Ch. Henry qu'il a 40 complaintes et il dit ici « une vingtaine »: la lettre doit être vraisemblablement de mai 1883.

Il fait une chaleur accablante, à canoniser le pôle arctique. Je lis, je fume, je travaille, je vægabonde par la Forêt Noire. Mais les paysages d'ici, bien qu'uniques au monde, m'écœurent, ils sont plus beaux que nature, ça a l'air d'après les tableaux de Gustave Doré. Vraiment. Puis, j'ai voulu te recopier quelques vers. Ne les perds pas. Je n'en ai qu'une copie. Ils te paraîtront peut-être bizarres. Mais j'ai abandonné mon idéal de la rue Berthollet, mes poèmes philosophiques.

Je trouve stupide de faire la grosse voix et de jouer de l'éloquence. Aujourd'hui que je suis plus sceptique et que je m'emballe moins aisément et que, d'autre part, je possède ma langue d'une façon plus minutieuse, plus clownesque, j'écris de petits poèmes de fantaisie, n'ayant qu'un but : faire de l'original à tout prix. J'ai la ferme intention de publier un tout petit volume (jolie édition), luxe typographique, écrin digne de mes bijoux littéraires! titre : Quelques complaintes de la vie. Avec cette épigraphe tirée des Aveux:

Et devant ta présence épouvantable, ô mort, Je pense qu'aucun but ne vaut aucun effort.

J'ai déjà une vingtaine de ces complaintes.

Encore une douzaine et je porte mon manuscrit je ne sais où.

J'y regrette une chose — certains vers naturalistes y échappés et nécessaires. J'ai perdu de mon enthousiasme, mes naturalismes, comme poète seulement (pour le roman, c'est autre chose), (le milieu dans lequel je vis n'est d'ailleurs pour rien dans ce retour). La vie est grossière, c'est vrai — mais, pour Dieu! quand il s'agit de poésie, soyons distingués comme des œillets; disons tout, tout (ce sont en effet surtout les saletés de la vie qui doivent mettre une mélancolie humoristique dans nos vers), mais disons les choses d'une façon raffinée. Une poésie ne doit pas être une description exacte (comme une page de roman), mais noyée de rêve.

(Je me souviens à ce propos d'une définition que me donnait Bourget: La poésie doit être à la vie ce qu'un concert de parfums est à un parterre de fleurs), voilà mon idéal. Pour le moment du moins. Car la destinée d'un artiste est de s'enthousiasmer et se dégoûter d'idéaux successifs. Cet idéal, mes complaintes n'y répondent pas assez encore à mon gré, et je les retoucherai, je les noierai un peu plus.

En voilà assez. Lis-les, et dis-moi ton avis (tu connais d'ailleurs, déjà, ma complainte des montres). Et envoie-moi une autre photographie.

Qu'Émile photographie aussi un des enfants et me l'envoie. J'en serai aux anges. Je crois de plus en plus que mes congés commenceront un peu plus tôt cette année-ci. — Où irons-nous?

Dis à Émile s'il se souvient de nos soirs au Français. Paul Reney est venu jouer à Bade. — A-t-il le catalogue du Salon? Dis-lui qu'on parle beaucoup du tableau de Rochegrosse et de celui d'Aman-Jean.

Tu trouveras peut-être cette lettre un peu sèche. Laisse-moi la compenser par un bon baiser. (Rappelle-moi au souvenir des enfants.)

JULES.

Pardon pour les livres non envoyés. Tu les liras plus tard.

LXVI

A SA SŒUR

Strasbourg, lundi [21 mai 1883]. (1)

Ma chère Marie,

Je viens de dîner dans un hôtel, quelconque, où je n'ai entendu parler que français. Je suis à Strasbourg (je t'écris dans un café plein de soleil). Je n'avais rien à faire à Bade aujourd'hui.

En trois heures et demie de chemin de fer on est à Strasbourg, et je suis venu.

Je suis extrêmement heureux de passer ma journée ici. Que d'observations! Tu sais que Strasbourg fait partie de l'empire allemand depuis le traité de Francfort qui a terminé la guerre de 1870, donc que d'observations!

⁽¹⁾ Cette date nous est fournie par l'Agenda 1883 publié dans le numéro d'octobre 1920 de la Nouvelle Revue Française et que l'on trouvera au volume des Œuvres posthumes.

On se croirait en France. — Les enseignes sont en français, etc... On entend partout parler notre douce langue, excepté, hélas! par les petits enfants qui jouent dans les ruisseaux, chose qui m'a touché au cœur. Au lieu des marchands de cigares que l'on voit partout en Allemagne, c'est encore ici le bureau de tabac avec sa lanterne rouge — et la cathédrale (si célèbre, tu le sais); un quidam s'offrait comme guide et comme je déclinais ses services en français, il m'a offert l'image que je t'envoie ici. Il m'a confié, avec des larmes dans la voix, qu'il était un ancien commissionnaire et je me suis fendu d'un franc.

En entrant dans la ville sur le seuil d'une boutique un enfant pleurait. Une jeune bonne est venue et lui a dit : « Pourquoi que tu pleures, René! » Tu ne peux te figurer combien cette simple phrase m'est allée au cœur; le bon moyen de maintenir le patriotisme dans le cœur des Français est de les faire voyager.

On voit partout des gibus et des pieds peu élégants, c'est la France. — Puis les cigarettes et les cheveux et la barbe noirs ou du moins châtains.

J'ai devant moi deux journaux d'Alsace. La feuille est divisée en deux, la moitié en allemand, la moitié en français. Mais je n'ai qu'à regarder sur la place des troupiers à lourdes bottes et à casques pointus, ils font l'exercice.

Je t'embrasse.

Adieu. Écris-moi — le 28 de ce mois nous partons pour Berlin.

Jules.

LXVI[

A M. CHARLES HENRY

Coblentz [6 ou 7 juin 1883].

Mon cher Henry,

Votre lettre était adressée à Bade que j'avais quitté pour passer une semaine à Berlin (occasion d'un article sur le Salon) et je suis ici.

Que devenez-vous ou plutôt que ne devenez-vous pas? Que publiez-vous ou plutôt que ne publiez-vous pas? Et la sculpture?

J'aime l'Oiseau crucifié de Marie Krysinska (1). Mais avouez qu'il y a là trois ou quatre scories ou bavures rentrées. Pourquoi Bellanger ne devientil pas quelqu'un? Vous êtes bien heureux d'avoir vu le Salon. Il y a là des inconnus qui m'intéressent: Aman-Jean, Stott, etc., et Rochegrosse

⁽¹⁾ Un poème publié dans la Vie Moderne avec un dessin de leur ami Bellanger.

qui se fourvoie, à moins qu'il n'ait subtilement calculé qu'en exposant une *Andromaque*, le monde serait d'autant plus épaté l'an prochain en voyant de lui une *Scène de coulisses*, etc., (1).

Ah! si j'étais à Paris avec une plume!

Tout est à renouveler en peinture. (Quels triomphes!) Quel langage aussi pour une nature-mort-croque qui fera, au lieu de melons, de chaudrons, de poissons, d'armures, etc., une vitrine de modiste (les chapeaux de femmes!!), un étal de fromages, une bijouterie du Palais-Royal, un intérieur d'omnibus roulant. Y a-t-il encore un peintre des industries du métal? etc.

Je fais le Salon de Berlin qui est d'un lamentable achevé.

Jules Laforgue.

⁽¹⁾ M. William Stott exposait Ronde d'enfants et l'Atelier du grand-père. De M. Aman-Jean, qui depuis orthographia son prénom Aman, se voyaient le Portrait de M^{me} X... et Saint Julien l'Hospitalier (« Il s'en alla, mendiant sa vie par le monde. Il connut la faim, la soif et la vermine. » G. Flaubert). Le prix du Salon fut dévolu à M. Georges Rochegrosse, qui déjoua les prévisions de cette lettre, en 1883 par son abstention, et les années suivantes par sa peinture. [Note de M. Félix Fénéen.]

LXVIII

A MAX KLINGER

Coblentz, lundi [11 juin 1883]. (1)

Cher jeune Maître,

Je trouve votre complaisante et longue lettre en revenant de Cologne, où j'ai visité deux expositions (dont un musée). Je suis content d'avoir vu là la *Vergiftet* de G. Max, que je n'aimais pas jusqu'ici, ne la jugeant que par deux ou trois têtes fades, une entre autres chez Gurlitt. Je voulais citer dans mon Salon Fischer, Oeder, etc., qui m'avaient paru pas sans valeur, mais j'ai vu de leurs toiles à Cologne, c'est toujours la même chose. C'est trop bête, n'est-ce pas ?

J'ai passé une semaine à Berlin. Je croyais que

⁽¹⁾ Cette lettre, ainsi que les trois autres adressées au même Max Klinger, furent publiées peu après la mort de Laforgue dans la *Cravache parisienne* du 8 septembre 1888, et, en allemand, en tête de la traduction des *Moralités légendaires* par Paul Wiegler. « Sagenhaste Sinnspiele ». Stuttgart, 1905.

vous n'y étiez pas, — et je regrette bien de n'avoir pas été vous voir, excusez-moi.

Mille merci pour les renseignements qui ont dû vous distraire de votre travail ou plutôt de vos rêveries. Comment! vous avez lu *l'Education sentimentale*. Vous êtes vraiment extraordinaire : pessimiste comme vous l'êtes, tout Flaubert vous plaira.

Oui, je fais le Salon de Berlin tant bien que mal. Je parle longuement de vous comme de l'artiste le plus personnel, mais non sans reproche. Vous verrez, « qui aime bien châtie bien »...

Je dirai que je préfère le petit Menzel à ses deux Frédéric de la National Galerie. Je dirai du mal de Richter et aussi (??) de Gustrow, non en général, mais pour ses portraits de Salon que je trouve fades et bêtes.

J'ai vu à Cologne un joli J. Brandt, moins banal que tout ce qu'il fabrique en général, etc. Je crois que vous approuverez mes impressions. Tout de Hertel ne me plaît pas également, mais (impressionnisme à part) il a un joli tempérament de peintre (son aquarelle).

Quel vilain métier que celui de critique d'art, n'est-ce pas? Ce métier a été déshonoré par tant d'ignorants et les artistes ont bien souvent raison de nous mépriser. Pour ma part, vous ne pourriez croire avec quelle conscience je m'y adonne. Non en lisant des livres et en fouillant les vieux Musées, mais en cherchant à voir clair dans la nature en regardant humainement, comme un homme préhistorique, l'eau du Rhin, les ciels, les prairies, les foules, et les rues, etc. J'ai plus étudié dans les rues, les appartements, les théâtres, etc., de Paris que dans ses bibliothèques. Si je n'étais pas persuadé que j'ai l'œil artiste et que je suis hostile à tous les préjugés artistiques, sincère et désireux d'instruire le public délicat, je n'écrirais point cela, croyez-le.

Vous allez à Paris, j'en suis bien heureux pour vous. Quel bien cela vous fera! Tâchez de connaître Renouard, Lançon, Guérard (veuf de M^{me} Éva Gonzalés) et Chifflart aussi. J'ai un frère qui a quitté l'École des Beaux-Arts, il y a quatre ans, mais il n'est pas à Paris en ce moment. Vous arriverez trop tard pour voir le Salon, et, ce qui est plus irréparable, l'exposition de Sisley.

Vous verrez les beaux paysages de la Seine, Notre-Dame, au soleil couchant, etc.

Si vous arrivez avant la fin de la saison, allez aux cafés-concerts des Champs-Élysées, et du moins aux Folies-Bergère.

Vous verrez comme les habits noirs (les fracs)

sont sublimes à Paris. Et les chapeaux de femmes! Allez passer des après-midi dans la foule aux magasins du Louvre et du Bon Marché.

J'oubliais. Tâchez de connaître le graveur en pointe sèche Desboutin et l'extraordinaire Bracquemond. Feuilletez les albums de Jacquemart.

Ne vous préoccupez pas de mes photographies (1). Si elles vous servaient à quelque chose, emportezles à Paris. Si Bernstein vous donne une lettre pour Ch. Ephrussi, celui-ci vous fera connaître qui vous voudrez.

Votre pessimisme deviendra plus noir encore dans les tristesses et les splendeurs de la ville monstre : vous lirez beaucoup. Votre pointe se fera plus libre, plus grasse, votre œil plus enveloppant et plus aigu et, avec votre imagination alors, vous ferez sensation à Paris.

Vous verrez comme la presse parisienne est admirable quand elle a découvert un véritable et original artiste.

Je serai à Paris dans deux mois. Sans doute j'aurai votre adresse. Au revoir.

Votre

Jules Laforgue.

(1) Des reproductions d'œuvres appartenant au musée du Louvre.

LXIX

A CHARLES EPHRUSSI

Coblentz, jeudi [14 juin 1883].

Cher Monsieur Ephrussi,

Il est écrit que vous ne m'écrirez plus, sans doute. L'Impératrice m'a dit que vous aviez conduit la princesse royale au Salon et qu'elle vous avait ou que vous lui aviez demandé de mes nouvelles.

En voici. J'ai été passer une semaine à Berlin. Je me suis éreinté au Salon de Charlottenbourg. Et ici j'ai travaillé mes notes. Puis-je vous l'envoyer comme toujours?

Il est très attendu à Berlin et fera quelque bruit dans ce grand Landerneau. On m'a aussi trahi près de l'Impératrice qui attend que je le lui lise. Je le lui lirai en le modifiant au vol. Puis-je vous l'envoyer?

Je ne vous demande pas ce que vous faites.

Vous êtes probablement au vert à Versailles ou ailleurs? Peut-être en Italie ou à Londres.

En attendant de vous revoir et de dissiper le dernier malentendu que vous aviez à mon sujet, s'il en reste, je vous serre la main.

Votre, comme je n'ai jamais cessé de l'être,

Jules Laforgue.

LXX

A CHARLES EPHRUSSI

[Coblentz, mardi 3] juillet 1883.

Cher Monsieur Ephrussi,

Merci de votre lettre vraiment. J'ai reçu mon Salon. Alas, poor! Je viens de le refaire d'après vos conseils. Je vois que vous êtes un vétéran et que je ne suis encore qu'un jeune.

Voici: D'abord je vous sacrifie 39 noms, bien comptés!! Ce que j'en laisse est absolument nécessaire sous peine de faire écrouler un jour sur ma tête le Vieux musée de Berlin avec les fresques de Schinkel — horror! J'ai rarrangé Boecklin et Hertel, et condensé Klinger, arrangé Brozik selon votre observation, supprimé Guillemet, le Ruysdaël du vieux Bercy! (celle-ci, vous l'expierez un jour!) Poirson, etc...

Piloty n'est-il pas embeaumé (sic) à l'heure qu'il est ?

Je vais demain à Dusseldorf (1). (J'ai été à Dresde.) — Voir l'*Innocent VI* de Velasquez à Londres et mourir.

J'irai peut-être à Munich. J'espère que vous ne trouverez pas mes conclusions trop exclusives. (D'autre part, vous savez que ma position ici n'a rien à voir là-dedans.)

Connaissez-vous la petite manière de Menzel?— En somme, je crois y voir de plus en plus clair.

J'ai passé des midis sur les hauteurs de Bade à m'abrutir de soleil et de verdure verte. Je suis affolé de vastes toiles limpides dans lesquelles on pourra se baigner! Je n'aime plus les demi-manières. Tout clair. Le noir seulement systématique, comme chez Ribot par exemple.

J'ai envie de donner des coups de canif ou au moins des coups de plume (de mon aile d'oie) dans les portraits à fonds mullâtres (sic), fussent-ils du basque Bonnat.

Un jour vous avez conseillé au peintre Blanche (2) devant moi, de ne pas mettre d'eau dans son vin.

— Mettez-vous toujours du vin dans l'eau de la rue Favart (8 pour les abonnés)?

⁽¹⁾ Laforgue dut remettre ce voyage à Dusseldorf et ne semble pas y être allé par la suite.

⁽²⁾ M. Jacques-Émile Blanche.

Camille Lemonnier et Duret sont-ils défunts, l'un d'une indigestion de kermesse flamande et l'autre d'une ophtalmie?

C'est la seconde de ces fins que je me souhaite pour plus tard.

Avec quelle œuvre êtes-vous en train de faire gémir les presses octave-uzannesques de Quantin?

Avez-vous le courage de travailler par cette chaleur qui fait éclore des infusoires dans les encriers?

Au revoir (pour septembre).

Votre

Jules Laforgue.

Merci de faire passer la chose dans la Gazette même. — Merci de tout.

LXXI

A M. CHARLES HENRY

Coblentz-Schloss, samedi [14 juillet 1883].

Mon cher Henry,

Pardon pour ce papier de coiffeur.

Êtes-vous rue Berthollet? Que faites-vous? Je vois partout des machines sur votre bouquin. Peut-on en avoir un exemplaire? En tout cas, félicitations. Mais à quand votre roman ou vos poèmes en prose? J'ai eu beaucoup de travail. Après dix jours à Berlin, venu à Coblentz, fait le Salon berlinois en prose sage à idées sages pour le 1er août de la Gazette des Beaux-Arts, passé un jour 1/2 à Cologne, puis 4 à Munich, où vu Bellanger devant les Rubens de la Pinacothèque! Catalogues et notes. Je ferai également pour la Gazette l'Exposition internationale de Munich. Me revoilà à Coblentz,

avec le Rhin sous ma fenêtre, une photo de Velasquez devant moi, fumant les pipes, regardant mes complaintes. J'en ai 30 à 40. Je les mettrai au net pour un imprimeur, que ça paraisse et qu'on n'en parle plus. Comme vous passerez votre 14 juillet enfermé chez vous, vous pouvez m'écrire quelques lignes pour me tenir au courant de vos fermentations littéraires et autres.

Et le barde de la rue d'Enfer?

Et les idiots de l'incident Corot-Trouillebert (1)?

Voyons, que se passe-t-il à Paris, ou du moins dans le petit Rambouillet faisandé de Marie Krysinska. Le feu d'artifice Rollinat est-il mort à jamais? Que fait B***, ce doux?

Et Antoine Cros, ce primitif?

Et Charles Cros?

Avez-vous fait la connaissance d'un vrai peintre ayant un œil? D'un musicien? D'un véreux? Que savez-vous de Kahn? est-il au Tonkin? Non. Mais il doit être sur la fin de sa captivité.

J'ai fait venir la *Sagesse* de Verlaine. Trois ou quatre pièces de lui, voilà qui enfonce toutes les Chansons des Gueux, toutes les Sully-Prudhom-

⁽¹⁾ Peu après une vente, Alexandre Dumas fils avait découvert qu'un tableau qu'on lui avait vendu pour un Corot n'était qu'un Trouillebert.

meries qu'on sait. Il annonce un nouveau volume : Amour.

Soyez sûr que n'en voilà un qui reviendra à Montmartre qui rime pour lui avec dartre maintenant.

Vous envoyé-je de mes complaintes? Elles vous plairont peut-être?

Je suis pressé. Je fais de gros dîners indigestes. Et le soir je lis un roman de *Ouida*!

Au revoir!

Jules Laforgue.

LXXII

A M. CHARLES HENRY

Coblentz, vendredi [27 juillet 1883].

Mon cher Henry,

Je vous écris à la hâte.

J'ai reçu votre très intéressante lettre (pourquoi si rare?) hier au soir.

Par suite de complications où l'équilibre européen n'entre pour rien, mes congés commencent vers le 10 août et vont à peu près jusqu'au 1^{er} nov.

Je serai à Paris dans une douzaine de jours. Y serez-vous? Probablement pas. J'y resterai trois à quatre jours, de là à Tarbes et en revenant je passerai deux semaines à Paris, où vraisemblablement alors nous nous verrons.

Je tiendrais beaucoup à savoir votre impression de mes *Complaintes*. Je suis en train de les mettre au net avec une pièce en un acte déjà vieille. Mon brusque départ me noie de besogne.

Merci des 2 Chat noir.

Marie Krysinska a sensibilité artiste à fond original, mais tout cela est bien noyé dans la rhéto. à la mode, n'est-ce pas?

Elle écrit les Fenêtres parce que Lorin (1) a mis à la mode les Becs de gaz, les Maisons, les Voitures, etc. Il y a beaucoup là de fabrique.

Maizeroy, etc., etc., m'ont dégoûté de tout cela, C'est l'école de Fortuny. J'ai en ce moment un idéal que j'essaie d'insuffler à mes Complaintes, — et dont certaines pages de la Sagesse et des Aveux me semblent jusqu'ici les belles choses vraies.

Kahn, dans ses proses, avait de ces pièces-là. Le sonnet d'Icres, dans le même *Chat noir*, est assommant. Que de tempéraments versant ainsi dans le cabotin du jour. Nous parlerons avec plaisir de tout ça à Paris, n'est-ce pas? Je ne m'étonne pas qu'on ne vous ait pas répondu de Berlin. Ce sont tous des ours, des tardigrades.

J'ai passé deux ans à acquérir la conviction que c'est le peuple le plus activement antiartistique des peuples connus. Ah! si j'avais écrit mon Salon

⁽¹⁾ Georges Lorin.

berlinois dans une boîte moins timorée que la Gazette; enfin j'y ai cependant un peu soulagé mes nerfs.

Je ne songe pas à la Vie Moderne pour mes complaintes. Je crois avoir avec ces 50 un petit volume un peu propre. Eh bien, mon désir serait de faire en payant même si nécessaire — un de ces petits volumes Kistemaeckers, où sont publiés Huysmans, Mendès, Maupassant, etc., à peine quelques exemplaires, quelques-uns pour moi, c'est-à-dire les quelques êtres que mes choses peuvent dans ce genre intéresser, et le reste au hasard et au plaisir de l'éditeur. Je ne m'en occuperai pas davantage. Avez-vous des renseignements sur ces petites éditions Kistemaeckers et sur ces sortes d'affaires ? Si l'affaire m'ennuie ou est chère, j'achèterai pour cinquante francs de cuivre, j'y autographierai moi-même mes poésies, peut-être avec quelque machine de mon frère, je ferai mordre et je les ferai tirer sur bon papier rue Saint-Jacques à des exemplaires juste pour les êtres en question.

A la hâte. Je me suis trop attardé. Au revoir pour votre livre des lignes.

Jules Laf[orgue.]

LXXIII

A M. CHARLES HENRY

Coblentz [début d'août 1883].

Mon cher Henry,

Je viens de recevoir votre lettre. — Enchanté que vous soyez à Paris. J'irai tout de suite rue Berthollet. Merci du Salon!! Un ami qui loge à Montmartre m'a trouvé quelque chose du côté de la rue Drouot.

Je devais partir d'ici le 11, mais sous prétexte que je veux me figurer que l'Exposition des Cent chefs-d'œuvre (1) ferme le 10. Je vais intri-

(1) C'étaient, exposés Galerie Georges Petit, à Paris, et provenant des collections parisiennes, plus de cent tableaux de Corot, Courbet, Daubigny, Decamps, Delacroix, Diaz, J. Dupré, Fromentin, Fortuny, Carbet, Géricault, Isabey, Leys, Marilhat, Meissonier, Millet, Rousseau, Ary Scheffer, Troyon, Antonello de Messine, Boucher, Greuze, Franz Hals, Hobbema, Lancret, Metzu, Isaac van Ostade, Pater, Pieter de Hoog, Raibolini, Rembrandt, Rubens, Jacob Ruysdael, Teniers le jeune, Terburg, Isaac van de Velde.

guer pour partir d'ici le 9 et j'espère réussir (1). Étes-vous souvent chez vous? Guère, je crois,

à part le soir, car ne vous tentent ni le cirque ni le théâtre.

J'ai maintenant fermé mes 40 complaintes (2) (préface en vers) et aussi franchement que j'en trouvais d'abord quelques-unes très intéressantes, une dizaine au moins, aussi franchement je déclare que maintenant le tout me paraît petit et éphémère. Ce qui n'est pas éternel est court, et ce qui n'enferme pas tout est bien étroit, mais c'est ce que j'ai fait de mieux. Quant à ma pièce qui n'est point un drame ni une comédie, mais une pièce, un acte: franchement, elle me paraît maintenant un exercice dans ce genre avec une bonne volonté de faire autre chose que ce qu'on fait ordinairement, pas plus.

Vous savez que j'ai été faire le Salon de Berlin, que j'ai visité Dresde, Munich, Cologne. L'an prochain je ferai de semblables visites. Et un jour ou l'autre j'essaierai un volume sur l'art contemporain ou plutôt germanique.

L'illustre Klinger, qui vous plairait beaucoup, est

⁽¹⁾ Laforgue, cette année-là, ne quitta Coblentz que le 10 août, passa une semaine en Belgique avant de se rendre à Paris et à Tarbes. (Cf. Agenda 1883, et lettre à Klinger, 15 septembre 1883.)

⁽²⁾ Le recueil, définitivement, en contint cinquante.

à Paris maintenant. Je vais tacher à savoir son adresse.

Je crois que la *Gazette* lui a demandé un cuivre pour mon article.

Avez-vous l'Art moderne de Huysmans?

Bourget commence un roman, l'Irréparable, dans la Nouvelle Revue.

Nous aurons beaucoup à bavarder dans votre salon, que vous me permettrez d'inspecter avec ma pipe, n'est-ce-pas?

Au revoir.

Jules Laforgue.

LXXIV

A M. CHARLES HENRY

Coblentz [8 août 1883].

Mon cher ami,

Enchanté de vous être agréable, tout en regrettant que ce soit à si peu de frais. Je vous envoie le papier en question, j'ai peut-être bien fait de le dater de la capitale, du titre pompeux en question, avec date, où j'étais réellement dans ledit endroit?

Je crois qu'on ne me laissera partir d'ici que samedi soir ou matin. Mais c'est le plus tard.

Donc au revoir dans quelques jours.

JULES LAFORGUE.

LXXV

A M. CHARLES HENRY

Tarbes [22 août 1883] (1).

Mon cher Henry,

Je vous écris dans un lourd lendemain de chaleur accablante de petite ville. Je ne fais rien. Je ne sais que faire. Le premier jour, repos; le second, visites; le troisième, promenade à Bagnères: toutes les villes d'eaux se ressemblent. Je vais tàcher maintenant de me faire un coin et d'y noircir consciemment, et non peu richement, des feuilles blanches.

Je fume des pipes. Je lisotte et je regarde les gens.

Je m'amuse avec des chats aux yeux gris.

⁽¹⁾ Cette lettre avait paru d'abord avec la date [octobre 1882] qui ne peut être qu'erronée, les indications que donne Laforgue dans cette lettre coïncidant exactement avec son emploi du temps pour août 1883, tel que nous le montre l'Agenda déjà cité.

J'irai vers le 24, 5, 6, à San Sebastian voir une vraie corrida de toros. Connaissez-vous la chose?

Que faites-vous? Tous ces jours passés à Paris, vous m'avez vaguement paru ne rien faire. Attelez-vous donc à un roman. Entre nous, je le souhaiterais avec la plus singulière et la plus sincère curiosité. A votre âge vous avez un énorme passé de science, de bibliothèque et de vie; mettez-vous au roman; donnez-nous des choses riches et absolument tirées de votre fonds et arrière-fonds. Mais vous y avez songé et le tout est de s'y mettre. D'ailleurs, vous savez qu'il n'y a que ça au monde et vous avez conscience d'être de la race.

Si vous voyez Henry Cros, dites-lui de ma part tout ce que vous trouverez de mieux.

(On m'appelle pour déjeuner.)

Votre

Jules Laforgue.
Tarbes, rue Massey.

LXXVI

A MAX KLINGER

Tarbes, 15 septembre [1883].

Cher grand artiste,

Je reçois de Berlin et votre lettre et votre magnifique cadeau. Que je vous dise d'abord que j'ai quitté Coblentz le 10 août, que j'ai passé une semaine en Belgique, puis une semaine à Paris (sans avoir votre adresse!) et me voilà depuis quelque temps dans les Pyrénées (Biarritz, courses de taureaux à Saint-Sébastien), à Tarbes (Hautes-Pyrénées).

Maintenant je vous remercie mille fois de vos Dramen (1) et du mot charmant que vous avez écrit à la première page de mon exemplaire. Je suis vraiment touché. Je vous assure que je n'y

⁽¹⁾ Dramen, album d'eaux-fortes de Max Klinger.

avais pensé. En disant de vous ce que je pensais dans la Gazette des Beaux-Arts (avez-vous vu le num'ro du 1er août?) je n'ai fait que mon devoir. Encore je crois que dans ce dernier article du 1er août, j'ai été un peu sévère ou du moins froid. J'aurais dû crier que vous aviez du génie. Enfin je m'acquitterai envers votre amabilité en publiant un jour une dizaine de bonnes pages sur vous uniquement. A bientôt.

Le Luxembourg a été une déception pour vous? Revenez-y. Regardez Ribot, Cazin, Daubigny, Guillemet et d'autres.

Le Salon triennal est ouvert, nous le visiterons sans doute ensemble.

Je serai à Paris vers le 10 octobre prochain.

A propos avez-vous reçu autrefois une longue lettre envoyée de Coblentz dans le mois de juin dernier et adressée Mittelstrasse?

Je suis très pressé. Je vous quitte. Je vous écrirai bientôt en attendant d'aller vous serrer la main dans un mois à peine. Aimez Paris et surtout ses paysages de la *banlieue*, de la Bièvre. Du courage, travaillez et Paris vous fera fête.

A bientôt, votre

JULES LAFORGUE.
à Tarbes, rue Massey (Hautes-Pyrénées).

Je ne vous parle pas aujourd'hui de votre étrange et profond frontispice de vos *Dramen*, étant trop pressé pour en parler sérieusement.

LXXVII

A SA SŒUR

Paris [lundi 30 octobre 83] (1).

Ma chère Marie,

J'ai reçu ton autre lettre. Misérable, va! enfin, je te pardonne.

Il est midi — devine ce que je viens de perpétrer, de commettre? Je viens de déjeuner sans doute.

Mais avant ça? Devine? J'ai été... non, je n'oserai jamais. J'ai été... poser chez un photographe. O mânes de Flaubert, veuillez me pardonner! — oui, c'est fait... dans six jours peut-être tu recevras un exemplaire de ma face. T'ai-je dit que j'avais été

⁽¹⁾ Cette lettre, publiée précédemment avec l'indication « septembre », est assurément du 30 octobre à cause de l'allusion qu'elle contient aux congés de la Toussaint. En septembre, Laforgue était à Tarbes auprès de sa sœur.

voir Delcassé (1) et que j'avais dîné avec lui, et qu'il a publié une brochure politique intitulée *Hervé*... où allons-nous?

Je n'ai pas revu Bourget. Charlot t'a-t-il encore répondu? Tous ces jours-ci je suis pris par Riemer qui a ses congés de la Toussaint.

Hier encore, nous avons été ensemble à la gare de Lyon chercher Rieffel qui, après avoir séjourné à Constantinople, a parcouru l'Italie. C'est un singulier individu.

Tu sais comme on s'ennuie les jours de fêtes : tous ces gens endimanchés. Puis, on ne sait où aller, et impossible de passer l'après-midi chez soi, seul.

Hier Riemer et moi avons été à vêpres à Notre-Dame. C'était l'archevêque qui officiait.

Riemer a fait des calembours. Il a des habits neufs — et comme il était cynique, je lui disais qu'il était un satyre. Oui, a-t-il répondu, un satyre, mais nippé (ménippée). Revu aussi Soula et Pérès (2).

⁽¹⁾ Théophile Delcassé (1855-1923), qui fut l'homme politique que l'on sait, avait été, tout jeune homme, de novembre 1870 à décembre 1872, répétiteur au lycée de Tarbes où il avait eu Jules Laforgue et son frère Émile parmi ses élèves. Il avait apprécié la vivacité d'esprit de l'enfant, et leurs relations se poursuivirent quelques années plus tard à Paris, où Théophile Delcassé abandonna l'enseignement pour le journalisme, puis pour la politique. Delcassé donna, en 1885, à la République Française, un compte rendu des Complaintes.

⁽²⁾ Anciens condisciples du lycée de Tarbes.

Que c'est embêtant de rester à Paris dans le provisoire! Je n'ai pas encore été voir Ephrussi.

Vous autres, vous venez de dîner. C'est l'heure où Mylord monte, puis fuite [?] aux jappements de Sarah. — Parle-moi de tes leçons chez Madame Labastre. Sais-tu la *Marche funèbre*?

Les titres [?] — Si j'étais près de toi, je te ferais maintenant mourir sous les charmilles. — Te souviens-tu de nos dernières promenades au Massey? Était-ce assez navrant!

Naturellement je n'ai pas été chez ma tante; dis à Émile qu'il peut m'envoyer ici le *Saint Antoine*. J'y tiens beaucoup, et je te demande à toi de faire ton possible pour qu'il l'envoie.

J'ai encore une lettre à écrire en Allemagne Je t'embrasse. — Adieu. — Ne t'ennuie pas trop, et joue, en pensant à moi, *La Dernière Pensée*.

Jules.

LXXVIII

A M. CHARLES HENRY

Bade [mardi 6 nov. 1883] (1).

Mon cher Henry,

Je vous écris à la hâte que je suis arrivé samedi soir ici, — une température de printemps humide. Nous ne restons ici que jusqu'au 12, — de là à Coblentz jusqu'au 1^{er} décembre, — puis Berlin.

Je me suis remis dans mes banaux engrenages. Et ça va. — Pour me consoler, sur ma table, ma cire me sourit obliquement.

J'ai écrit à Bourget pour lui donner l'adresse de Cros (2), pour l'affaire (?) en question. Bourget s'attend à un prix d'artiste (et il le mérite), mais

⁽¹⁾ La date de cette lettre nous est fournie par l'Agenda déjà cité.

⁽²⁾ Il s'agissait de l'achat par M. Paul Bourget d'une cire d'Henry Cros.

j'ai lâché cette insinuation sans l'avis préalable de Cros, et peut-être ai-je fait une bévue ?

(A ce propos, bonjour à Cros avec tout ce que vous trouverez de plus sincère.)

Tenez-moi au courant, n'est-ce pas, de vos proses slaves et de *l'Encaustique*.

Bonjour à Bellanger avec mes regrets. Je vous écris à la hâte, ayant encore une dizaine de ces papiers à confectionner.

Mettez-moi aux pieds de M^{me} Candiani avec toutes les civilités de son abominable et puissant serviteur

Jules Laforgue.

A bientôt.

LXXIX

A M. CHARLES HENRY

Berlin, lundi, [17 décembre 1883].

Mon cher Henry,

Je vous écris à la hâte. Si j'ai tant tardé à vous répondre, c'est que j'espérais vous écrire en vous envoyant cette lettre de d'Alembert.

J'ai dû d'abord attendre, pour voir le directeur, la bonne disposition d'un tiers. La lettre est trouvée.

Je puis aller la copier près d'un certain docteur Glatt, lequel n'est là chaque matin précisément qu'à l'heure de ma lecture. Je voulais attendre encore, espérant que cette lettre ne vous tarde pas. Et voilà que la bibliothèque va fermer pour les fêtes de Noël qui sont tout ici.

Êtes-vous pressé?

Quant au Heyse et à l'autre, je vous enverrai ça ces jours-ci, devant recevoir des sommes.

J'aime beaucoup le poème de Kahn. Avec son sans-gêne. Il me doit une lettre. La cire de Cros avance-t-elle? La mienne, hélas! ne me sourit plus sur ma table, — elle circule.

A la hâte, au revoir et mes bonjours à M^{me} Candiani.

Jules Laforgue.

A propos, on avait recu ici votre demande pour d'Alembert, on me l'a avoué cyniquement. Et on ne vous avait pas répondu, je crois?

LXXX

A CHARLES EPHRUSSI

Berlin, mercredi, [décembre 1883].

Cher Monsieur Ephrussi,

Vous ai-je écrit depuis que je suis à Berlin? J'ai revu M. et M^{me} Bernstein qui non seulement sont les personnes les plus artistes d'ici mais encore ont la bonté de ne pas remarquer ma sauvagerie. Nous avons vu les impressionnistes de chez Gurlitt (1), très intéressants sinon des plus significatifs. Pissarro est vraiment un monsieur solide; mais nous n'avions pas de Caillebotte. Les *Jockeys* de Degas étaient merveilleux avec son culotté de tapisserie, mais pas de *Danseuse*. Devant les Renoir, toujours la même impression, c'est fin, c'est moelleux et chatoyant comme un pastel, son nu de femme est

⁽¹⁾ Marchand de tableaux à Berlin.

solide, savant, et curieux, mais je n'aime pas ce porcelainé lisse.

J'ai fait un assez long article de revue, une explication physiologique esthétique (?) de la formule impressionniste que M. Bernstein traduisait pour une revue. Je le lui ai remis hier.

Vous ai-je dit que dans ces vingt jours, enfermé, cloîtré dans ce château de Coblentz, j'avais infiniment pensé et travaillé? J'ai relu les esthétiques diverses, Hegel, Schelling, Saisset, Lévêque, Taine — dans un état de cerveau inconnu depuis mes dix-huit ans à la bibl. nationale. Je me suis recueilli, et dans une nuit, de 10 du soir à 4 du matin, tel Jésus au Jardin des Oliviers, Saint Jean à Pathmos, Platon au cap Sunium, Bouddha sous le figuier de Gaza, j'ai écrit en dix pages les principes métaphysiques de l'Esthétique nouvelle, une esthétique qui s'accorde avec l'Inconscient de Hartmann, le transformisme de Darwin, les travaux de Helmholtz.

Ma méthode, ou plutôt ma divination est-elle enfantine, ou ai-je enfin la vérité sur cette éternelle question du Beau? — On le verra. En tout cas, c'est très nouveau, ça touche aux problèmes derniers de la pensée humaine et ça n'est en désaccord ni avec la physiologie optique moderne, ni avec les travaux de psychologie les plus avancés, et ça explique le génie spontané, ce sur quoi Taine se tait, etc.

... Enfin on verra, et vous verrez... J'aurai du moins rêvé que j'étais le John Ruskin définitif.

Je mets la dernière main à mes quelques pages préliminaires sur l'Allemagne pour l'étude sur la National Galerie de Berlin (1).

Je n'ai encore lu de la Gazette que le numéro de novembre avec la canne de Balzac. — Autre chose, aussitôt arrivé ici j'ai pris la préface du Dürer et j'ai cherché la faute d'impression. Je ne l'ai pas trouvée. Ai-je été autrefois victime d'une hallucination? Je me souviens pourtant que j'étais furieux de cette faute, qui était très grosse. J'ai ensuite lu et relu mot à mot cette préface avec l'obstination d'un noyé. Je n'ai rien trouvé, mais je ne désespère pas. Il faut que je trouve cette faute sous peine de m'avouer que je suis sujet à des hallucinations. Je suis au pied du mur.

Et maintenant une monstruosité dont seul je suis capable et dont je vais me soulager. Vous vous souvenez m'avoir envoyé dans les premiers jours

⁽¹⁾ Cette étude n'a été publiée qu'en 1895, dans la Revue blanche du 1er octobre (tome IX, n° 56).

de mon séjour ici une lettre pour une visite à M. Lippmann.

Cette visite, je l'ai différée, différée, tant qu'au bout de deux mois j'eusse été ridicule en y donnant suite. Sans compter que depuis j'ai revu M. Lippmann chez le Kronprinz. Cette lettre, je voulais vous la rendre. Je l'avais égarée dans les chaos de paperasses. Je viens de la retrouver. Vous la recevrez et voudrez bien excuser cette nouvelle monstruosité de votre

Jules Laforgue.

LXXXI

A UNE DAME

Dimanche [29 décembre 1883].

Vous,

J'ai reçu vos lignes jésuitiques. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de canapé? Que ne vous expliquez-vous clairement? Qu'est-ce que c'est que ces réticences?

Vous parlez de mes tendresses plus que fraternelles et moins qu'amoureuses avec... Avec qui?

Qu'entendez-vous par Joseph? Si j'avais su que, selon votre propre expression, vous jouiez le rôle ingrat de Madame Putiphar, il fallait le dire, oh!

Je ne suis pas un Joseph! Je suis un artiste! un poète français! un troubadour! A votre service comme tel.

Sachez aussi que je ne bois de la bière ni chez Kroll ni ailleurs. Que mes joues ne sont point luisantes ni gonflées, mais pâles et creuses, surtout la gauche (parce qu'on m'a de ce côté-là arraché deux dents). Et que je n'ai pas de gros yeux vicieux, — mais des yeux moyens et bleus, doux d'une douceur très douce.

Après ça, vous êtes une drôle de personne.

Pour parler d'autre chose, je ne sais ce qui a été traduit de Heyse dans la Revue des Deux Mondes. Je n'ai pas une collection de cette revue ici, tandis qu'Henry l'a sous la main dans la première bibliothèque venue, — pour le reste je vous répondrai demain, c'est aujourd'hui dimanche et mon libraire est fermé (geschlossen).

Je ne vous baise rien, ni le bout des doigts, ni autre chose et ne suis pas votre

Jules Laforgue.

LXXXII

A CHARLES EPHRUSSI

Berlin, 31 décembre 1883.

Cher Monsieur Ephrussi,

Permettez-moi de vous souhaiter — à la mode universelle et incorrigible — bon an avec l'espoir que vous et les vôtres allez tous bien.

Nous avons ici un froid lupal (lupus, loup, expression de Richepin). Par ce temps, je me suis fait arracher deux dents, plomber une troisième et connu le martyre des nuits blanches.

Je fais toujours couci-couçà de l'esthétique et je serais heureux si vous vouliez bien me donner les renseignements que voici.

Vous qui vivez depuis 10 ou 12 ans dans le monde de l'art et de la critique, pouvez-vous me dire comment est coté dans ce monde « l'Esthétique » d'Eugène Véron, ce verbiage pédant et enfantin?

Ça a-t-il jamais été pris au sérieux, ces 500 pages arrivées à leur deuxième édition? Je me suis toujours demandé qu'est-ce que c'était que cet Eugène Véron qui n'est ni le docteur Véron de l'Opéra, ni Pierre Véron du *Chavari*, mais Véron de l'*Art*.

Connaissez-vous le comte ou comtesse Paul Vasili (1)?

Le travail de Claudius Popelin sur le *Songe de Polyphile* a-t-il quelque rapport avec celui que vous préparez ?

Et le nouveau roman de Bourget? plus impie encore sans doute que le premier?

L'Impératrice m'a fait cadeau à Noël d'un poisson d'argent presse-papier (du Béloutchistan), d'un plateau imité d'un du xve siècle en métal, d'une chancelière pour les pieds.

Avez-vous lu les deux nouveaux album de Caldecott? La dernière « Gazette » lue est celle de la *Canne de Balzac* par Froment Meurice. Pas lu

⁽¹⁾ Nom d'auteur sous lequel venait de paraître un ouvrage intitulé La Société de Berlin qui fit scandale alors et dont on attribuait la plus grande part à un ancien lecteur de l'Impératrice, M. Gérard, qui, par la suite, suivit la carrière diplomatique. La publication de cet ouvrage renouvela autour de Laforgue l'atmosphère de malaise qu'avait créée la publication des articles d'Amédée Pigeon; mais la correction de Laforgue et son éloignement de toute question politique dissipèrent bientôt ces nuages.

encore celui de décembre, où vous avez peutêtre quelque chose.

Oublié de mettre la lettre à la poste, — 1^{er} janvier 1884 — les voitures de gala vont circuler. Bonjour et bon an. Dieu vous préserve de lire les lettres de M. de Rémusat avec sa mère.

Au revoir.

Votre

Jules Laforgue.

LXXXIII

A M. CHARLES HENRY

Mardi soir [janvier 1884].

Mon cher Henry,

J'ai reçu les billets ce matin? Votre lettre l'autre jour, puis une carte. Et ce soir la cire!!

Des nouvelles de Heyse rien n'a été traduit, sauf, il y a un ou deux ans, quelque chose dans la Revue des Deux Mondes. Je saurai demain si la lettre d'Alembert est publiable. Demain aussi je montrerai la cire à son futur propriétaire. J'arriverai très tard en soirée et j'entrerai dans le salon la cire sous le bras! Elle est tout simplement délicieuse. L'expression est d'une finesse et saisie dans un moment irrespirable! Ah! le joli petit sphinx! la plume, le cordonnet alterné d'or du chapeau, le collet strié d'or, et les dentelles retombant flasques sont d'un chiffonné exquis et discret.

Je ne l'ai encore vue qu'aux lumières, cette enfant. Je viens de la recevoir, il est 8 heures. Le fond en changera-t-il au jour? il est aux lumières très fin, très fin et à souhait. Aussi simplement que je vous dis cela, je dirai aussi que — aux lumières seulement peut-être? — le châle me paraît du ton de la cire ordinaire brun-rouge ou terre-desienne. J'en aurai rêvé un d'un autre ton plus rare. Qu'il prendra peut-être demain au jour? et (qu'en pensez-vous?) un châle écossais à carreaux blancs et noirs n'aurait-il pas été là à se pâmer? Enfin c'est une petite merveille et m.... pour ceux qui ne seront pas amoureux de cette petite!

J'ai reçu la Revue libérale, mais un dilettanti me l'a aussitôt empruntée avant que j'eusse eu le temps de la couper. Elle va me revenir.

Et l'Encaustique? Et votre santé?

Irez-vous voir les Manet (1)?

Avez-vous reçu mes *Complaintes*? Voulez-vous, quand vous aurez un instant, vous en occuper, à votre gré? Je paierai. Mais que ça paraisse vite et qu'on n'en parle plus. Ça peut-il paraître en avril?

⁽¹⁾ Les cent soixante-dix-neuf toiles aquarelles, pastels, eaux-fortes, lithographies et dessins de Manet exposés à l'Ecole des Beaux-Arts.

Ma lecture m'attend (un proverbe d'Octave Feuillet dans la *Revue*). Je vous serre à la hâte la main. Je vous écrirai un de ces jours.

A propos, dites à Cros que nous allons exposer chez Gurlitt à côté, le Goupil de Berlin, ses deux cires.

Au revoir, au revoir.

Votre

Jules Laforgue.

Donnez-moi des nouvelles de *l'Encaustique*. Aussitôt paru, vous verrez comme je vais le faire circuler.

LXXXIV

A M. CHARLES HENRY

Dimanche [Berlin, janvier 1884].

Mon cher Henry,

Je viens de recevoir vos trois lettres en une.

D'abord la cire. Son châle est pommade carmin, et le fond peluche bronze, tout est pour le mieux dans le plus coquet des mondes possibles. J'ai fait mon entrée dans ce salon comme je vous avais dit, toutes deux ont eu un vrai succès. La dame du monsieur trouve la Parisienne adorable, le monsieur l'aime beaucoup aussi, mais il préfère de beaucoup la mienne et la guigne et la prendrait volontiers à la place de l'autre. Bref, nous en avons causé, ce qu'on en peut causer dans un salon, et ce matin il me les renvoie toutes deux par son domestique sans un mot. Je le verrai mardi et saurai à quoi m'en tenir. De toutes façons,

s'il ne la veut pas, par dépit de n'avoir pas la mienne, après cependant l'avoir commandée et bien qu'il soit l'homme le plus artiste de Berlin (il a une douzaine d'impressionnistes, un Diaz, etc...) et un des plus riches, eh bien, si Cros le veut, je la garderai pour ma bonne jouissance et la lui paierai quand je pourrai.

Quant à mon pauvre bouquin, je trouve sa note effrayante (1). Figurez-vous que, par suite d'un tas d'ennuis, je vis en ce moment sur mon trimestre avril-juillet et que par suite d'etc..., etc... je ne pourrai donner 700 frs à un imprimeur qu'au premier janvier prochain, sans acompte possible que 300 frs en juillet. — Mais trouveriezvous donc bien une machine riche en papier vergé? Ne vaut-il pas mieux s'adresser à cet idéal Léon Vanier sur le quai avant d'arriver à Notre-Dame, Léon Vanier qui imprime sur un divin papier d'épicerie des vers de Verlaine, Valade, etc... On lui commanderait une édition, le moins d'exemplaires possible, de 3e classe (comme aux pompes funèbres) et on lui donnerait 300 frs en juillet. — Ce Lemerre me semble

⁽¹⁾ Le recueil des *Complaintes*, pour lequel, à ses frais, Jules Laforgue s'efforçait alors, par l'entremise de M. Charles Henry, de trouver un éditeur à Paris.

grisé par le succès des illustrations en couleurs de ses livres d'étrennes, pour traiter si « familionnairement » un rimeur considérablement modeste!

— Merci pour ces tracas.

Je vous récrirai demain au sujet de la lettre de d'Alembert.

Bonjour et poignée de main à Cros. Maintenant je vais répondre à l'autre. Vous êtes tout de même heureux de voir les Manet. Et si j'avais le sou, je demanderais bien quinze jours. Au revoir.

Votre

Jules Laforgue.

LXXXV

A M. CHARLES HENRY

Berlin, jeudi [avril 1884].

Mon cher Henry,

Toujours malade donc? N'auriez-vous pas sur la conscience des plaisanteries imprimées sur les marchands de flanelle? Deux jours de soleil (qui arrive, il arrive!) en auront raison.

Merci pour tous les ennuis du volume (qui commence à me sembler niais et faux à distance, mais je m'en f...) (1). Je viens d'écrire au Vanier qui doit être intelligent ayant publié le *Paris moderne* avec du Verlaine (d'après la crise). Je lui réponds manuscrit définitif. Je verserai les 200 francs en juillet prochain, etc., et je demande des détails sur le format, exemplaires à part (et qu'on m'envoie les épreuves à moi, c'est bien assez).

⁽¹⁾ Les Complaintes.

J'ai envoyé à la *Gazette* un article qui me tenait à cœur, mais qu'ils ne voudront peut-être pas publier.

Je traduis pour la *Gazette* une brochure d'ici sur la polychromie en plastique (1). Je la ferai précéder de quelques lignes sur l'état de la question chez nous, avec Cros, entre autres citations.

Celui qui n'a pas voulu de la petite cire n'a fait ainsi que parce qu'il voulait la mienne. C'est un tort, mais il n'a rien de cuistre, au contraire. Il est très artiste, et il aura à tout prix une cire de Cros.

J'attends, n'est-ce pas, les détails sur la tête de cire.

Cros recevra vers mai la visite de deux types qui ont bien admiré ses deux cires, — le plus habile peintre de l'Allemagne, Skarbina (2) (croate, hongrois et non allemand) — et son inséparable le

⁽¹⁾ La brochure Sollen wir unsere Statuen bemalen? du docteur Treu dont il est question dans la lettre LXXXVII à Charles Ephrussi. Rien de tel ne parut dans la Gazette des Beaux-Arts, ni dans la Chronique des Arts et de la Curiosité.

⁽²⁾ M. Franz Skarbina a fait à Berlin deux portraits de Laforgue, une aquarelle inédite (buste), et, étude pour un de ses tableaux, un crayon, très documentaire sur le port de tête et de parapluie de Jules Laforgue, qui a été inséré, réduit, dans le texte de la biographie de Laforgue par M. Gustave Kahn (Hommes d'aujourd'hui, n° 298).

Dr Dumond, dentiste de l'Impératrice, adorable bruxellois, artiste collectionneur, bon comme un belge, qui a des souvenirs (entre autres d'ayoir connu Poe à Washington et l'avoir ramassé sur les trottoirs des tavernes) et qui lui achètera quelque chose. Mon cher, prêchez Cros. Cros gagnerait des sommes et des sommes sans déroger s'il se mettait à regarder les rues modernes et à faire des cires, des cires, des cires! des grues, bustes ou en pied, des garçons de café, des pioupious, des bébés et des jockeys! et des danseuses! et du paysage bas-relief, des chiffonniers, des tas et des tas de jolies choses que j'entrevois et dont je n'ai jamais compris qu'il ne fût pas tenté. Allez! qu'il s'y mette à la fin des fins! je vous assure que je suis très fort en propagande. Je porte même à domicile. Je fais l'article. Et ici i'ai la foi. Prêchez-le (il faut croire peut-être que son esthétique de primitif répugne à ces sujets?). Non sans doute.

Ecrivez-moi donc un peu.

Votre

LAFORGUE.

LXXXVI

A MAX KLINGER

Baden-Baden, Maison Messner jeudi [juin 1884.]

Cher Monsieur Klinger,

Comment allez-vous? que faites-vous? Comment se porte monsieur votre génie? Sans doute toujours très malade, ce qui est au mieux.

Je vous écris non pas pour vous faire des compliments, mais pour vous prier de m'envoyer, car j'en aurai besoin pour un travail (mais si vous ne vous en servez pas!), mes photographies de Paris. En attendant, pardon de l'ennui que vous donnera cet envoi.

La Gazette des Beaux-Arts publiera de moi un article (humble) sur l'Exposition Menzel (1). Je

⁽¹⁾ Il parut dans le numéro de juillet 1884 de la Gazette des Beaux-Arts, sous ce titre : Correspondance de Berlin. Exposition de M. Ad. Menzel à la National Galerie.

n'ai pas manqué de citer en note votre eau-forte allégorique.

Je suis ici depuis un mois.

Mais avant de quitter Berlin, par un jour pluvieux qui donnait toute sa lamentable poésie à cette gare et ces voies ferrées de petits villages autour d'une capitale, j'ai été avec M. Bernstein voir vos peintures à Steglitz.

Bravo! les changements de décor des portes, trumeaux, linteaux, corniches et cheminées (les gens qui verront ça!) Selig sind die Glaubigen, die nach der Farbe hungert und dürstet, ils seront rassasiés.

Je me suis permis d'en jouir. Le nouveau? Tout le travail de petits tons minutieux pour nourrir les reflets de l'eau, ou le terrain à herbes au soleil.

J'avais peur que, comme il s'agissait de peintures murales, vous n'eussiez fait des teintes plates comme les autres. Vous avez fait des tableaux travaillés sans souci de l'architecture. J'aime beaucoup le tout. Quand j'accepte ainsi un tempérament d'enthousiasme, c'est que ce tempérament est uniquement original et quand quelqu'un est original (il y en a si peu) il faut l'accepter en bloc, sans réserves. Je préfère même vos nus de femmes à tous les meilleurs nus d'école. Que

de détails à vous dire! mais je serai à Paris dans deux mois.

Je m'arrête, au revoir.

Votre

LAFORGUE.

LXXXVII

A CHARLES EPHRUSS!

Bad.-Bad., mardi [juin 1884].

Cher Monsieur Ephrussi,

Etes-vous toujours à Paris? Y étiez-vous quand ont paru vos articles derniers de la *Gazette* sur l'Exposit. des noces d'argent?

Avez-vous toujours l'héroïque amabilité de déchiffrer ma copie d'éternel débutant?

Avez-vous reçu mon cher et [?] paquet de premier article sur l'Art en Allemagne, vous savez, l'indigeste bouillie esthétique?

En tout cas, c'est envoyé depuis longtemps. J'espère que ça ne s'est pas égaré, je l'espère pour celui à qui la chose serait échue par erreur.

Je vous envoie trois pages qui m'ont coûté un temps, des visites et des recopiages infinis, sur l'Exposition de Menzel. Donnez-lui cinq minutes de lecture, n'est-ce pas, quand vous n'aurez rien à faire, dans votre coupé, par ex.

Mon second article, celui sur Cornélius, est fini et également énorme, mais passablement nourri sans nulle biographie ou compilation, je crois.

Je vous enverrai aussi un de ces jours une page pour la chronique bibliographique sur *l'Encaus* tique d'H. Cros et Ch. Henry qui vient de paraître.

Et le *Polyphile*? Entre nous, je crois que vous vous dépensez pas mal en comités et en expositions?

Je lis beaucoup d'allemands (sic), l'Esthétique de Fechner, terrible! Un de ces jours je vous écrirai au sujet d'une brochure que je finis de traduire et qui pourrait paraître en trois fois, petit texte humble, — Sollen wir unsere Statuen bemalen? — par M. Treu, directeur du musée de Dresde, avec qui j'ai causé dernièrement, brochure dédiée à M. Bernstein — et que vous avez sans doute déjà reçue et lue. — L'étrange, c'est qu'elle est citée en note dans l'Encaustique qui vient à peine de paraître!

Je suis à Bade depuis une semaine. Les deux santés vont assez bien et ne chancellent que dans les journaux.

Il est 2 h. du matin. Ma lampe est la dernière

qui brûle à Bade. Tout est éteint — les chiens hurlent à la lune; le jet d'eau de la cour en bas ruisselle inépuisablement.

Lisez-vous les divins Bourget des Débats? Au revoir, à une prochaine lettre.

Votre

Jules Laforgue.

LXXXVIII

A M. CHARLES HENRY

Bade, vendredi [juin 1884].

Mon cher ami,

J'avais réservé ces cinq minutes pour aller rendre visite au Max. Du Camp qu'on a entrevu hier ici. Je vous écris.

L'article sur l'*Encaustique* (1) est déjà à la *Gazette*. J'ai dit qu'il était pressé. J'espère qu'on le publiera avant ceux que j'y ai encore.

Au nom du ciel, portez vos lignes à la Gazette et, si ce n'est pas encore rédigé, portez-y d'abord — vous l'auriez tout de suite prêt, je crois, — un Dürer ou un Vinci mathématiciens.

· Connaissez-vous ce que Georges Guéroult a publié

⁽¹⁾ C'est-à-dire sur le livre que M. Charles Henry venait de publier, en société avec Henry Cros, L'Encaustique et autres procédés de peinture chez les Anciens.

vers 1880 à la *Gazette des Beaux-Arts* après la revue de Ribot sur les lignes aussi (1)?

J'attends le Watteau (2).

Avez-vous lu, — ce qu'il y avait à peu près à lire cet hiver, — la Joie de vivre, Chérie, les Blasphèmes, Sapho même?

Mettez-moi une fois pour toutes au pied de la Regina. Pour me faire pardonner les griefs imaginaires, je mets à ses pieds l'idée de traduire quelque chose de Kraszewski (3), que cet énorme procès vient de mettre à la mode (à moins qu'avec votre habitude de ne jamais lire un journal à la maison vous ne sachiez encore ce que c'est que le procès Kraszewski.)

Vous vous êtes donc constitué l'ange gardien de mes *Complaintes*. Je recevrai donc les épreuves ici.

⁽¹⁾ Probablement Formes, couleurs et mouvements (1882, t. I. p. 165) ou bien, du même auteur, et publié l'année précédente, Du rôle du mouvement des yeux dans les émotions esthétiques (1881, t. I., p. 536; t. II, p. 82).

⁽²⁾ M. Charles Henry a publié, mais seulement en 1886, Vie d'Antoine Wateau d'après le manuscrit autographe de Caylus. Ce que Jules Laforgue lui réclamait dès 1884, c'est sans doute cette version de l'essai du comte de Caylus. Elle diffère sensiblement (et pas seulement par l'orthographe du nom) de la version que les Goncourt avaient trouvée dans les « Conférences de l'Académie royale de peinture ».

⁽³⁾ Ignace Kraszewski, le grand écrivain polonais (1812-1887), qui venait d'être, en Allemagne, accusé de haute trahison au profit de la France et emprisonné à Magdebourg.

Pourvu que le Vanier ne l'oublie pas dans les délices de la campagne.

Ce serait une bonne action que donner une édition des Verlaine.

J'ai vu des pièces de son prochain volume *Amour*. C'est au-dessus de tout.

Villiers et Mallarmé devraient bien publier ce qu'assurément ils ont de vers dans leurs papiers.

Il fait très chaud ici — on fait quatre repas par jour, ce qui nous force à fumer quatre pipes et huit cigarettes — et alors on est gâteux et l'on souffle comme un phoque.

Dans deux mois mes vacances.

Je recommence mon manège, fermer les yeux pour revoir des endroits de Paris, les magasins du Panthéon, la station d'omnibus à l'Odéon, etc. Je vais me mettre à faire de sérieuses économies pour pouvoir toutes dettes payées (entre autres l'excellent Cros à qui je dois 250 francs) aller à Paris, sans fugue économique à Tarbes, et n'y ravoir pas les ennuis de la fois passée.

Si je peux prolonger jusqu'en novembre (à moins que je ne sois hors de l'Allemagne définitivement), nous serons avec Kahn de Chanaan, ça sera corsé. Mais, le pauvre, il va retomber dans les femmes à passions et à noces noctambules. Il faudrait lui faire attraper une c...., ça le tiendrait deux mois en repos, — ci un volume.

Portez-vous bien.

Votre

LAFORGUE.

LXXXIX

A MAX KLINGER

Baden-Baden, dimanche (ever spleen day) [fin juin 1884] (1).

Cher Monsieur Klinger,

J'ai reçu les photographies en question! merci. — Vous êtes bien heureux d'être à Paris, — à Paris où je vous retrouverai sans doute dans un mois et demi.

Comment! Vous avez été refusé au Salon? N'aviez-vous envoyé que ce *Burg* de Boecklin? (Vous savez que je vous dis toujours ce que je

(1) Cette lettre, qui a paru datée 1886, ne peut pas être de cette année-là, il y fait allusion aux mêmes photographies prêtées par lui à Klinger (cf. précédente lettre, p. 77) et que celui-ci n'aurait pas mis deux ans à lui renvoyer : ce n'est pas au bout de deux ans non plus que Laforgue aurait demandé à Klinger : « Commencezvous à connaître Paris? » Klinger était à Paris depuis juillet ou août 1883. Cette lettre fait en outre allusion à l'article sur Menzel qui parut dans la Gazette en juillet 1884.

pense.) J'aimais votre Burg parce qu'il était de vous et que tout de vous est intéressant si mal que ce puisse être; ce Burg faisait de l'effet, la mer surtout était large; mais pour mon humble goût je trouvais le tout trop sommairement plat, sans aucun travail de pointe, soit, mais aussi sans recherche de nuance et d'effets profonds dans ces teintes noires, plates. (Je vous expliquerai mieux la chose dans un mois à Paris, d'ailleurs en toute humilité.) Mais j'espérais que vous aviez aussi envoyé autre chose au Salon, non?

Je comprends que Meissonier vous laisse froid. (ni âme, ni tempérament : un greffier puant le récépissé et le bois sec) et que Munkaczy vous horripile, un balayeur sans âme ni nerfs.

J'ai là le catalogue de Rafaëlli : les titres des tableaux sont fort intéressants, les dessins aussi, mais le texte n'atteint malheureusement pas encore son but. Mais c'est là un bon signal : l'annonce d'un temps où enfin les artistes se décideront à se raconter eux-mêmes, à s'expliquer la plume à la main et à chasser des journaux la clique des faux critiques d'art.

— Avez-vous vu dans la *Gazette* d'avril un petit dessin de Rafaëlli, un « Marché aux bœufs » ? C'est une merveille.

Maintenant laissez-moi vous conseiller de lire les livres suivants que Rieffel vous fera facilement procurer dans un cabinet de lecture : L'Irréparable par Bourget (le premier écrivain de la génération nouvelle) et A Rebours par Huysmans.

Quand ferez-vous quelques planches pour les Tales of Edgar Poe?

Commencez-vous à connaître Paris et l'âme française, cette âme que personne ne connaît en Allemagne ni ne veut connaître?

Pour cela il faut habiter les templa serena et savoir le français à fond, la langue (pas celle de Voltaire ou de Béranger!) et avoir le courage de lire beaucoup.

Au revoir, poignée de main.

(Mon article paraîtra peut-être le 1^{er} juillet, ne sais.)

Bonjour à Rieffel qui ne m'écrit pas.

Jules Laforgue.

Je quitte Bade jeudi pour Coblentz.

XC

A M. CHARLES HENRY

Coblentz, samedi [juin 1884].

Mon cher Henry,

Les deux cires sont toujours exposées au musée de Dresde, le directeur m'a écrit qu'elles faisaient furore, et m'enverra des journaux.

En outre, d'après des arrangements, où j'ai cru agir le plus rapacement possible pour notre ami, dès que le directeur pourra disposer de 500 francs (pas plus, hélas!) sur son budget qui est ridicule, m'écrit-il, il les mettra à une cire de Cros.

J'avais envoyé à la *Gazette* un gros article sur Menzel. Je reçois un mot du directeur, le nommé Gonse, qui, le trouvant « trop raffiné » pour ses abonnés, me demande l'autorisation de l'arranger un peu. J'ai répondu : soit, mais *envoyez-moi les*

épreuves (1). C'était sec. J'aurais dû refuser; mais je voulais voir.

Votre

Jules Laforgue.

⁽¹⁾ L'article parut dans le nº de juillet 1884.

XCI

A M. CHARLES HENRY

Coblentz, vendredi [juillet 1884].

Mon cher Henry,

J'ai reçu votre lettre (d'aîné).

Mais, vraiment, vous me ferez plaisir en ne lisant pas le Menzel.

Il n'est pas de moi. Vous n'imaginez pas le français, la psychologie, l'esprit et même les affirmations de faits que me prête ce monsieur.

Tout cela est d'ailleurs passé et l'incident est des plus clos.

J'ai été passer trois jours à Cassel. J'ai vu 20 Rembrandt, des Hals, des Rubens, des Van Dyck. Tout un trésor. Je rapporte quelques photos.

Le Vanier a raison d'attendre, et puis je pourrai revoir la chose et supprimer des grossièretés qu'une vulgaire conception de la force en littérature (l'éloquence! tords-lui le cou (1), comme dit Verlaine) m'avait induit à y laisser.

Je serai à Paris le 10 août, comme l'an dernier. J'ai écrit, pour Heyse (qui vit encore) et Spielhagen. A bientôt réponse.

Poignée de main et au revoir à Cros.

Votre

LAFORGUE.

⁽¹⁾ Prends l'éloquence et tords-lui son cou. (Jadis et Naguère.)

XCII

A M. CHARLES HENRY

Ile de la Mainau (1), [juillet 1884].

Mon cher Henry,

Je suis dans une île; je mange dans de la vaisselle royale les élucubrations de deux cuisiniers français, je n'ai rien à faire, je reçois mes trois journaux par jour et je passe *tâglich* quatre heures sur le lac, seul, en canot (il y a même deux gondoles ici). Je rame, je rame, je vais fumer des pipes en regardant les pêcheurs jeter leurs filets, je m'amuse à poursuivre des branches qui flottent. Je me couche tôt, éreinté. Je vais parfois à la ville (Constance).

⁽¹⁾ Sur le conseil de ses médecins, l'Impératrice avait accepté cette année-là d'aller faire un séjour au château de Mainau dans l'île de Mainau, sur le lac de Constance, château qui appartenait au grand-duc de Bade.

Je crois que nous serons vendredi ou samedi à Hombourg (près Francfort). Nous quittons Hombourg le 10 août et, voilà le *hic*, j'ai peur d'avoir à passer encore, avant mon congé, une ou deux semaines au Babelsberg ou Potsdam, c'est-à-dire Berlin.

Avez-vous déjà quitté Paris? (J'attends un petit mot de, ou de la part de Cros, pour répondre à M. Treu) (1).

Vous me dites: si je vais à *Spa*. Pourquoi irais-je à Spa? J'irai directement à Paris. J'ai les *Rimes de joie* (2) parmi mes bouquins, Je m'étais long-temps proposé d'aller cette fois-ci à Londres. Mais « faulte de monnaie! »

Nous y irons un jour ensemble plutôt.

Il est une heure, je ne suis encore ni lavé, ni habillé. J'irai à Constance dans une demi-heure. Au fond, je continue à mener la même vie vide. Il serait temps que je fisse autre chose. Je vous trouve heureux et complet, vous, d'être installé dans une existence. Je vais encore à l'état de colis. J'aurais pu et j'aurais dû faire en ces trois ans des économies qui me permissent de quitter cet ici, de

⁽¹⁾ Voir la note de la lettre d'avril 1884.

⁽²⁾ De Théodore Hannon.

rentrer à Paris et d'y flâner un an en attendant quelque chose. Voilà, je vis au sein de l'Inconscient; il aura soin de moi.

Je me bats les flancs pour mettre des lignes sur ce papier, sous le préjugé que c'est du papier à lettre et qu'il faut que sa destinée s'accomplisse.

Au revoir.

J'espère encore n'aller pas au Babelsberg et palper les mains de votre silhouette dès le 10 août.

Votre

Jules Laforgue.

XCIII

A M. CHARLES HENRY

[Novembre 1884].

Mon cher Henry,

Je ne comprends pas que tu n'aies pas reçu cet argent de la *Gazette*. Je vais écrire tout de suite à Ephrussi. Je te renvoie le numéro de *l'Encaustique*. — C'est tout simplement navrant.

Le passage en question n'est pas de moi et sert à remplacer toute une demi-colonne qui, enlevée, fait que le reste n'a plus ni queue ni tête.

Puis encore quelques lignes enlevées avant le dernier paragraphe. Ah! ils sont intelligents dans cette boîte!

Tu n'as pas idée de ce que je m'embête ici. C'est à crever. Je fais mauvaise mine. Je ne travaille pas. Je passe mon temps à lire *la Guerre* et la Paix, de Tolstoï, en fumant des pipes bonnes.

J'attends quelque chose d'extraordinaire toujours.

En attendant ce beau jour du retour,

Ton LAFORGUE.

Bonjour à Madame, si elle est de bonne humeur.

XCIV

A CHARLES EPHRUSSI

Coblentz, jeudi, 20 novembre 1884.

Cher Monsieur Ephrussi,

J'espère que le nommé choléra ne vous a pas chassé vers Versailles — l'Invulnérable — et que du moins vous et les vôtres êtes en parfaite santé.

Voilà deux semaines que je suis ici et je me remets seulement. L'Impératrice m'a demandé de vos nouvelles comme toujours. Elle est toujours la même, sauf à certains moments une certaine immobilité morne que je ne lui connaissais pas : la tête toujours absolument libre d'ailleurs. Nous arriverons à Berlin le 1^{er} décembre avec de la neige probablement.

Avez-vous vu dans la Revue Universelle (cette



revue bleue de Genève) (1) quelque chose sur votre Dürer (numéro d'août).

Je ne perds pas de vue ma chronique. Puis-je vous envoyer comme première chronique (vous la recevriez avant le 15 décembre) un article avec extraits (six à huit pages, petit texte) sur la fameuse brochure de M. Treu: Sollen wir, etc...

Je l'ai entièrement traduite depuis des mois. Comme vous le pensiez, une traduction *in extenso* déborderait la *Gazette*. Un article ira donc? Les abonnés seront ainsi mis à peu de frais au courant de la question de la polychromie en sculpture.

J'ai retrouvé ici un lieutenant de hussards (comte Hohenthal) parent du peintre Hébert, celui des mosaïques du Panthéon.

Avez-vous lu l'article sur le Rouge et le Noir de Bourget dans les Débats? Je viens de finir la Guerre et la Paix de Tolstoï (3 volumes). C'est une des choses les plus étonnantes que j'aie lues. C'est autrement « surprenant » que les eaux-fortes sur la guerre de Lançon, si inexplicablement vénérées par ce bavard de Fourcaud.

Et je me suis mis à un roman américain : A gentleman of leisure.

⁽¹⁾ Plus exactement Bibliothèque Universelle.

Il fait triste ici, il neigeotte et le Rhin est toujours plat comme une sole et par conséquent peu encombré de bateaux.

J'espère pour vous (êtes-vous mélomane?) qu'on va réformer ce pauvre Opéra. Ah! si on faisait un pont d'or, sans cahier des charges, à Lamoureux! Vous souvenez-vous des articles de Weiss sur l'Opéra de Francfort-sur-le-Mein?

Mais non, vous serez encore longtemps abandonné à Guillaume Tell, au Prophète, à Robert le Diable. Et moi j'entendrai bientôt encore la Walküre.

Je verrai aussi en arrivant le numéro de décembre de la *Gazette*. Y avez-vous quelque chose?

L'auteur de l'article sur les Affiches (1) est-il aussi l'auteur de la Velléda qui est au Luxembourg?

A bientôt, c'est-à-dire à une prochaine lettre, car en voici encore pour dix mois loin de Paris. Mais qui sait ce qui adviendra?

Une poignée de main à M. votre frère. Mes bien respectueuses salutations à Madame votre Mère.

Votre dévoué

Jules Laforgue.

P.-S. — Que je vous dise, seulement pour mé-

⁽¹⁾ Ernest Maindron, Les Affiches illustrées, Paris, Launette, 1886, in-4. Cet écrivain n'avait rien de commun avec le sculpteur Hippolyte Maindron, auteur de la Velléda.

moire, que la lettre en question n'est pas arrivée pour moi 22, rue Berthollet, de la part de la Gazette. C'est sans doute qu'elle ne doit pas arriver? Ceci simplement pour acquit et en m'excusant à ce propos, comme je n'ai pu vous l'expliquer, du retard que j'apporte à m'acquitter encore complètement. Je suppose que vous me connaissez et que vous n'attribuerez pas à de l'indélicatesse ce qui n'est que de la nécessité la plus ennuyeuse.

XCV

A M. CHARLES HENRY

Coblentz, dimanche [30 novembre 1884].

Mon cher Henry,

Nous partons demain matin pour Berlin (toujours la même adresse, Prinzessinen Palais). Figuretoi que j'ai été malade tout ce temps-ci : palpitations, point de côté, etc., et absolument veule. Je me remets et commence à dormir.

J'espère que tu n'as pas été dans le même cas, de quelque côté que ce soit?

Madame*** comprendra pourquoi j'ai fait traîner en longueur l'adaptation de la *Fille des neiges* (1) que voici enfin.

C'est ce soir que je lis à l'Impératrice les lettres de d'Alembert.

(1) D'Andersen.

Nous partons demain matin à 9 heures, et arrivons à 11 $\frac{1}{2}$ heures du soir. De la neige partout.

Heureux homme, à Paris, un Choubersky chez soi, et des besognes. Je crois que tu ne me tiendras au courant de rien. Il faut tant de courage pour écrire un bout de lettre.

Et Kahn? — Il m'écrivait de Tunisie. — Et de Paris maintenant point. Je vais lui écrire un de ces jours en adressant chez toi.

Au revoir. — Aux pieds de Madame***. Bonjour à Kahn et à Cros.

T'ai-je dit que j'avais reçu la pipe? Merci. — Reçu aussi l'article dans le XIX^e Siècle — la phrase de conclusion est une trouvaille solide comme le XIX^e Siècle n'en imprime pas souvent, même quand il fait de la philosophie de l'histoire.

Ai-je laissé un dict[ionnaire] anglais chez toi? Dis-le-moi pour me rassurer seulement quand tu m'enverras un mot, mais ne l'envoie pas en tout cas.

Je te serre la main.

LAFORGUE.

XCVI

A M. CHARLES HENRY

[Berlin, décembre 1884]

Mon cher Henry,

Sur le point de t'écrire une longue lettre (style filial et carotteur), je ne t'écris qu'un billet...

Son secrétaire [de l'impératrice] avait déjà lu cette plaquette sur *Frédéric II* que tu m'avais donnée il y a trois ans (1).

A la hâte, santé, salutations, et à bientôt une lettre.

Ton

LAFORGUE.

⁽¹⁾ Deux pages inédites | de | la vie | de | Frédéric le Grand. Extrait de la Nouvelle Revue du 15 avril 1881. Paris, 1881, librairie de J. Baur, éditeur.

XCVII

A M. CHARLES HENRY

[Berlin] 1er janvier [1885].

Mon cher Henry,

J'ai reçu par mon libraire le livre de Verlaine (1). Je trouve absolument nulles toutes les pièces longues, sans musique ni art, de Naguère. Mais j'adore Kaléidoscope, Vers pour être calomnié, Pantoum négligé, et Madrigal. Mais que de camelote à part ça — du Coppée — de vieux vers oubliés des Poèmes Saturniens (descriptifs).

As-tu tenu le volume? A propos, je serais bien heureux si Gauthier-Villars (à qui bonjour) te rendant mes poèmes maudits (2), tu me les envoyais pour que j'en féconde ici mon pianiste (3).

⁽¹⁾ Jadis et Naguère.

⁽²⁾ Laforgue veut parler du livre de P. Verlaine: Les Poètes maudits. Vanier, 1884.

⁽³⁾ Théo Ysaye.

Parole d'honneur, je t'enverrai bientôt une bonne longue causette ainsi qu'à Kahn.

En attendant, bonjour à tous, surveille les alentours de tes pectoraux et émarge au budget.

Ton

JULES LAFORGUE.

XCVIII

A M. CHARLES HENRY

Jeudi [janvier 1885].

Mon cher ami,

Merci pour les Poètes maudits.

Fait-il beau à Paris? Ici j'ai dans les yeux en ce moment les *Linden* dans un joli brin de soleil d'hiver. Je songe à la place de Médicis par ce tempslà et je me sens rudement exilé.

Je ne fais rien depuis le 1^{er} décembre, c'est-à-dire mon arrivée ici. J'ai le cœur vide de tout le vide de la province, et alors, comme tu sais, c'est la question féminine qui s'installe, plus insoluble que la question d'Orient. Je ne puis la résoudre ici et en à compte sur l'infini que par deux ou trois contemplations platoniques, et de hasardeux dérivatifs physiologiques. Tout cela pour dire que je m'embête inexprimablement. Je ne lis rien, je

fume des pipes. J'entends du piano. (Kahn connaît-il les sonates du vieux, c'est-à-dire de Beethoven?) Je me couche à 3 heures.

Mais je ne te dis pas tout cela d'une façon assez intéressante.

Et toi? Quels papiers? Quels rêves? Quels Vincis préhistoriques? A quand les lignes et le roman?

Cros, à qui j'ai écrit pour l'Exposition d'ici, ne me donne pas signe de vie. Dis-lui, si tu le vois, qu'il s'agit presque de faire honneur à des engagements et qu'il a tout avantage de donner un coup de collier à cette occasion.

Dis-moi aussi, entre nous, ce que fait Kahn, où en sont ses vers, sa prose et son indépendance.

Après le Maître de forges d'Ohnet Hoé! Après Théodora Holà!

Et le jeune Eliacin Marsolleau? Au revoir. A quand?

Jules Laforgue.

XCIX

A M. CHARLES HENRY

Mercredi [mars 1885].

Mon cher ami,

Je ne te réponds qu'après avoir envoyé à Vanier ta figure que je lui conseille et qui ira bien; d'autant plus que s'il remet la publication de mon malheureux volume au jour où je lui aurai livré ses armes parlantes par un artiste d'ici, ce n'est plus la peine d'en parler. Je quitte Berlin dès le 15 avril, et de plus les personnes qui auraient acheté mon volume ne seront plus là dès le 1er mai.

Enfin toutes les plaintes sont superflues. Que sa volonté soit faite et non la mienne.

Que penses-tu de Lindenlaub?

Il n'est pas riche au premier abord. Mais peu à peu on voit qu'il sait pas mal de choses, d'expérience, et d'intéressantes. Il meuble bien, comme verve, dans un cercle de camarades, en fumant.

Kahn me doit une lettre.

Je m'intéresse pour le moment à un volume de nouvelles.

Et toi?

Rien ne me serait plus facile que de revenir un peu le 1^{er} mai pour le Salon mais denaro.

Au revoir, en août seulement.

Je te serre la main.

Jules Laforgue.

Merci toujours pour tes corvées chez Vanier.

C

A LÉON VANIER (1)

Berlin, dimanche [mars 1885].

Cher monsieur Vanier,

M. Kahn insistant pour un ex-libris quelconque, je vous envoie, puisqu'il faut en passer par là, vos initiales gothiques sur enseigne terminée en gousses de pavot. (Pavot ne fait pas allusion à vos livres en général, mais simplement au mien.)

A la hâte, poignée de main empressée.

JULES LAFORGUE.

⁽¹⁾ Toutes les lettres à Léon Vanier, l'éditeur, ont trait aux Complaintes, qui parurent chez lui.

CI

A M. CHARLES HENRY

Mardi [mars 1885].

Mon cher ami,

Je t'envoie à la hâte les 100 francs pour le billet souscrit. Crois qu'il faut que je sois réduit au juste jusqu'à juillet pour que je ne m'acquitte envers toi ni envers Cros. Ça viendra en juillet. Ton ménage va-t-il bien?

J'oublie toujours de te demander si c'est chez toi que j'ai laissé mon dictionnaire anglais-français de Spier. Je ne sais où il est passé, et comme je lis les revues d'art, je suis obligé d'en acheter un.

N'oublie pas que tu me dois une lettre.

Grande fête. 70° année de Bismarck. Ma chambre pleine, pour mes trois fenêtres donnant sous les tilleuls où passeront les cortèges.

Je me remets à faire des vers (1). Poignée de main et des nouvelles de toi.

Ton

LAFORGUE.

⁽¹⁾ Probablement des poèmes de l'Imitation de Notre-Dame la Lune que peu après il dit avoir fini.

CII

A M. CHARLES HENRY

Mercredi [mars 1885].

Mon cher ami,

Merci pour tes bonnes et intéressantes quatre pages. Tu ne me gâtes pas. C'est la lettre d'un homme qui se porte bien. Je te félicite.

Je crois que nous passerons avec Kahn un été à s'en lécher les doigts. Je vais m'y préparer dignement. A nous l'esthétique!

Je commence sincèrement à m'effrayer de tes vues sur moi.

Je t'enverrai des pages de poétique, je serai comblé d'être ton sujet dans la *Revue indépendante*, après nous le déluge. Je finirai par y croire. Je vais m'y mettre.

Je n'ai rien reçu à propos d'Haraucourt et c'est toi qui m'apprends — je croyais, par Kahn, que ce n'était que quelques mots dits en l'air chez Moréas ou dans la boutique de Vanier — c'est toi qui m'apprends que c'est plus grave et que la stigmatisation dans le *Lutèce* a été jugée nécessaire (1). Pour un pauvre livre qui n'a pas encore paru, c'est raide! Mais là où il n'y a nulle illusion d'importance publique ces attaques perdent leurs droits. Vanier ne m'a pas envoyé le journal. J'espère que tu seras assez gentil pour me l'envoyer. Je meurs d'envie de voir ça. Ne me fais pas languir; j'en perds l'appétit.

Je ne voudrais pas t'embêter avec le dictionnaire anglais. J'en ai bien un ici pour lire à la bibliothèque, mais c'est que le 25 avril nous partons pour Bade, où j'aurai les revues anglaises, mais point de dictionnaire.

Je te demande en grâce de t'opposer absolument à la petite figure de Vanier, plutôt rien (2).

Au revoir. Quand changes-tu d'adresse?

Ton

LAFORGUE.

- (1) Le n° 163 (8-15 mars 1885) de Lutèce avait publié de Laforgue la Complainte propitiatoire à l'Inconscient et la Complainteplacet de Faust fils. Au numéro suivant, deux poètes exprimèrent leur indignation: M. Georges Trouillot, avocat, par une lettre datée de Lons-le-Saunier, 9 mars, et M. Edmond Haraucourt, par un fragment de lettre enclavé dans un article anonyme, intitulé: Où ils vont.
- (2) Aucune vignette éditoriale ne s'imprima sur la couverture des *Complaintes*, Laforgue réprouvait la marque habituelle de la maison Vanier : une Folie s'écartelant sur un livre ouvert.

CIII

A LÉON VANIER

Mardi [avril 1885].

La « petite baladeuse » (ce nom n'est pas de moi) est fort gentille, mais serait déplacée dans le cas présent.

Je connais des peintres ici, mais aucun du nom de Wagner! Je tâcherai de vous faire dessiner les armes parlantes en question par un vignettiste qui n'est pas à Berlin en ce moment. Il faudrait attendre peut-être deux mois. En attendant, le mieux ou du moins le plus expéditif, est, je crois, de mettre mes pavots pour mes Complaintes. C'est à peu près propre et tout en traits simples. Ça ne tire pas l'œil. Il me tarde bien que tout cela soit arrangé. Mettez-moi donc mes pavots pour moi, je vous aurai votre vannier poétique pour vos autres titres. C'est dit.

CIV

A LÉON VANIER

[Avril 1885].

Maintenant pour votre *ex-libris*, enlevez la petite baladeuse, certes. Par quoi la remplacer? Vous dessiner des armes parlantes, j'en serais fort incapable. Si c'est un *ex-libris* pour vos Complaintes particulières et non pour vos éditions en général, j'aimerais qu'... vous mît dans votre « livre ouvert » une figure géométrique (symbole de fatalisme), par exemple celle du théorème : *la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits* (formule qui se trouve dans une de ces complaintes d'ailleurs), tout en conservant vos L. V. ou bien un *alpha* et un *oméga*: « (symbole également), ou bien ne laissez que le livre ouvert avec vos initiales tout simplement.

CV

A M. CHARLES HENRY

Berlin, vendredi [avril 1885].

Mon cher (scientifiquissime),

Merci du De (1) anglais. J'ai eu, en effet, la Lutèce par Vanier. Félicite pour le quai d'Anjou.

Je vois ça d'ici. Tu ne pouvais mieux choisir, des murs vieux, de l'eau où l'on vit, — toujours aristo avec ca.

J'ai commencé à noter la poétique, mais tu sais que je n'ai pas de brouillon de mes *Complaintes* et que je ne les sais pas non plus par cœur. Comment citer? Attends encore un peu. Ce sera plus franc et plus sérieux. Tu me combles pour la *Revue*.

Peste, oui, je voudrais bien y paraître! si on prenait dans les *Complaintes*, ce serait absolu-

⁽¹⁾ Dictionnaire.

ment dans les choses déjà corrigées (celles-là ont été revues et parfois modifiées). Les épreuves que tu vois ne sont rien à côté de celles que je renvoie à Vanier et j'en suis bien soulagé. Par exemple, celles des Formalités nuptiales, dont tu me parles; j'ai mis angle comme on dit dans le rayon (pas géométriquement ni topographiquement), mais jet comme d'une lanterne sourde de voleur. Je crois qu'on peut garder angle: cercle ferait les vers impossiblement faux d'ailleurs.

Kahn m'a écrit une lettre très drôle, un peu pompette. Ça sentait vraiment l'escapade. Kahn et le mois de mai, quel couple!

Je crois que nous serons lundi soir à Bade (toujours *Villa Mesmer*). Il faut que j'y vienne à bout de mon premier roman : *Saison* (ça s'appelle ainsi jusqu'à présent). J'ai aussi un g^d article pour la *Gazette*. Et le reste!

Je viens de voir l'article du *Journal des Savants*, où l'on parle du « jeune savant ».

Sais-tu du nouveau? As-tu des conjectures sur ce qui se passe dans les hautes sphères de l'administration éditoriale sise en l'encéphale de Vanier? T'a-t-il jamais dit une date pour la livraison du volume? As-tu vu les épreuves telles que je les ai renvoyées? — Elles sont un peu délicates, surtout

dans les additions (1). Crois-tu qu'on s'en tirera et que du moins Vanier y met de la bonne volonté et un brin d'amour-propre ? Si tu as un mot pour me rassurer, tu seras bien gentil, bien marquis de Marigny (dont nous ferons les Folies-Marigny) en me le mandant.

Au revoir. Au 10 août. Le pianiste (2) sera à Paris!

Ton

Jules Laforgue.

⁽¹⁾ Quelques coquilles échappèrent aux corrections.

⁽²⁾ Il s'agit toujours de Théo Ysaye.

CVI

A THÉOPHILE YSAYE

Baden-Baden, [mai 1885 (?)]

Mon cher Théo,

Comment donc! Pourquoi ne reçois-je plus de lettres? Un malheur t'est-il arrivé? Ton silence m'est inexplicable. Si le destin le veut, je pense que nous serons le 15 de ce mois à Babelsberg. Je rentrerai avec plaisir à Berlin. Mais au nom de tout ce qui nous reste de foi, donne-moi de tes nouvelles, dix lignes suffisent. Ma vie est toujours affreusement la même. J'entre dans une période d'apathie, c'est pourquoi je me suis payé un néologisme : je me « madréporise ». Mon Dieu! J'aimerais vous voir vous « madréporiser », comme je me « madréporise », moi : vous vous en étonneriez.

J'ai reçu un cadeau de l'Impératrice, un thermomètre enchassé dans une clef. J'en suis flatté. Mon cher, mon vieux camarade, donne-moi de tes nouvelles ou tu me feras de la peine.

Entendu. Je t'embrasse.

Jules.

CVII

A M. CHARLES HENRY

[Mai 1885].

Mon cher ami,

Je serai probablement, très probablement, dans deux mois à Paris.

Il est à peu près certain aussi que j'irai à Tarbes.

En attendant, je m'embête, je vis comme un repu, sous toutes les faces, et travaille un peu, la nuit quand il fait frais et que la journée a été lourde.

Je fais une Salomé (1)!!

Et en définitive je ne sais que faire.

Kahn ne m'envoie jamais de vers. Il se recueille, comme la Russie de Gortschakoff. Les mésaventures de M. Du Camp trouvent ici un écho sympa-

⁽¹⁾ Première esquisse de la Salomé des Moralités légendaires.

thique et dolent. J'oubliais de te dire que, aussitôt lus, j'ai mis tes articles à la poste pour Berlin à un professeur très bibliophile et qui est l'initiateur d'une société de bibliophiles allemands.

Je ne te parle pas de mes Complaintes; tu es autant que moi au courant de cette histoire lamentable. — On décernera à Vanier le titre de Fabius Cunctator — parce que, à supposer qu'un poète lui confie un manuscrit payé, que ce poète s'appelle Cunct et qu'il compte avoir son livre au jour convenu, on pourra dire de lui: Cunct a tort de compter, etc. — J'en resterai sur ce mot, qui te donne la mesure de mon régime ici. — Je n'en suis pas moins toujours digne de te lire et suis ton serviteur.

JULES LAFORGUE.

CVIII

A LÉON VANIER

Berlin, lundi [mai ou juin 1885].

Je vous renvoie ces épreuves. Vous verrez que j'ai beaucoup ajouté à la pièce les Voix, etc... pour moi la plus importante (significative) en ce sens du volume. J'ai numéroté la série des distiques pour l'ordre dans lequel ils seront placés. Une erreur dans cette pièce me désolerait.

CIX .

A M. CHARLES HENRY

Bade, samedi [1885].

Mon cher ami,

J'ai reçu la charmante et délirante lettre de Cernay.

Le blason des barons est trouvé!

Est-ce que Kahn a des ramifications dans ce monde-là?

Je ne sais trop si nous irons à Coblentz. Peutêtre à Berlin.

Tu dois voir de ci de là dans les feuilles de Paris des bulletins de santé qui en disent long.

Je n'irai guère à Paris qu'au 10 août, comme toujours. Et cette fois probablement pour y rester. C'est très compliqué à raconter, ça dépend de mille riens (en dehors d'un *gros fait* qui bâclerait vite la chose).

Kahn t'a peut-être parlé d'une *Imitation de Notre-Dame la Lune*, une trentaine de pièces. C'est fini, archi-copié. Je n'y ajoute plus une virgule et je m'en débarrasserai à Paris le mieux possible, en payant naturellement.

Tu connais l'*Hérodias* de Flaubert. Je viens de finir une petite *Salomé* de moi.

Ah! mon cher, qu'il est plus facile de tailler des strophes que d'établir de la prose! Je ne m'en étais jamais douté.

J'ai tout un roman en scène et notes dûment classées. L'idée d'arranger et polir ça d'ensemble me fait froid dans la nuque.

Je trouve que l'étude de Charles Morice donne une idée très intime de Bourget. L'as-tu lue?

Au revoir. Nous causerons. En ménage d'Huysmans, c'est amusant quoique de surface, mais au fond c'est bien une plaie capitale.

Et nous ferons nos poèmes en prose projetés d'antan.

Je te la serre.

Jules Laforgue

$\mathbf{C}\mathbf{X}$

A LÉON VANIER

Coblentz, jeudi [juillet 1885].

Enfin!

Mais hélas, page 118 (1) que vous m'avez escamotée, — au 5e vers manquent 3 syllabes : ainsi, Quand t'ai-je fécondée à jamais! Oh! ce dut... Au 7e, lire :

Je t'ai, tu m'as, et non : tu nias, et au même vers : Partout au lieu de Partant. Enfin, c'est fini. — Et le reste a bonne mine.

⁽¹⁾ Complainte du Temps et de sa commère l'Espace.

CXI

A M. CHARLES HENRY

[Juillet 1885].

Mon cher ami,

Je quitte Coblentz demain lundi pour Hombourg (près Francfort-sur-le-Main) (au château) où je reste jusqu'au 17, de là à Potsdam. Tu dois avoir reçu un exemplaire des *Complaintes*. Tu vois qu'il y est resté des fautes d'impression et autres.

Je t'enverrai demain sans faute les notes intimes en question.

Donne-moi l'adresse de Kahn dès que tu auras un moment.

Je suis très pressé, malle à faire, etc...

Je t'écrirai longuement demain.

Je travaillotte, et toi?

Je te serre la main.

Je t'écris et t'envoie ça demain.

Ton

LAFORGUE.

CXII

A M. CHARLES HENRY

Hombourg, mercredi [juillet 1885].

Très précieux jeune homme et même ami,

Reçu ici ton article qui te sera payé au centuple dans un monde meilleur, Dieu dût-il hypothéquer ses étoiles de première grandeur. (Maximus in minimis!)

Je me suis permis de... le mettre au net. J'ai laissé tes sévérités même sur ma métaphysique. (Quant aux néologismes, je suis furieux contre le sexciproque, que j'avais corrigé sur les épreuves, et dont je ne me suis pas aperçu sur les bonnes feuilles pour en faire un *erratum*.)

J'ai insisté sur l'esthétique empirique de la complainte. — Je te dirai à toi que ça m'est

venu, la première idée, à la fête de l'inauguration du lion de Belfort, carrefour de l'Observatoire (1).

J'ai mis besoin *de vivre* au lieu de besoin *d'aimer* — ça dit aussi savoir, etc.

Et puis tu me laisses insister sur mon cher humour de pierrot, mes formules sur la femme (dans les Voix sous le figuier boudhique, etc.), et mes rythmes et rimes absolument inédits, ce qu'il n'y a pas eu depuis quinze ans, nulle part, sauf en Verlaine un peu.

Puis j'ai enlevé la citation que tu faisais, elle est trop lâchée et sans autre curiosité que comme cul-de-lampe à toute la pièce même. J'ai cité des choses typiques:

- 1º O Robe, etc... comme tenue boudhiste et curiosité de façon de dire;
- 2º Nature, comme refrain, comble du mal rimé sans façon, mais trouvé;
- 3° Ah! ah! comme petits vers drôles et typiques de nombre en ce sens dans le volume;
- 4º Vous verrez, type sentimental, et panaché d'images, violet, deuil, couleur locale (rime étale!) yeux, vases d'Election, et vase des Danaïdes;

⁽¹⁾ Le 20 septembre 1880.

5° Puis frêle..., strophe absolument inédite à vers de 14 pieds;

6° Et les *Vents*, refrain rossard et complainteux pour finir.

Ces 6 citations (à défaut de plus) sont les mieux faites pour allécher les lettrés — le lecteur sera absolument renversé, et le coup d'œil qui suit sur la *Table des matières* le tuera — et toi, je te bénirai dans les siècles des siècles en te persuadant que cet article n'est cependant pas ton plus beau titre littéraire.

Et à charge de revanche, comme disent les commis en se payant des grenadines.

Ecris-moi, n'est-ce pas, un de ces jours une bonne lettre sur *notre* chien et sur ta vie et ton travail à Chevreuse — tu dois avoir de jolies choses à me raconter.

Nous restons ici jusqu'au 17 de ce mois, — puis Potsdam. Au revoir.

Ton

J. LAFORGUE.

CXIII

A ÉMILE LAFORGUE (1) (Fragment.)

Chez Bingham une *Parisienne* de Stevens, un chef-d'œuvre. — Chez Goupil probablement quelque Schreyer, probablement des rosses de quarante-cinq sous cachées par des rafales de neige. — A l'*Art*, une petite femme de Duez, regardant avec ses prunelles une voile à l'horizon, au bord de la mer. — C'est tout, je crois — On n'entend plus parler de Rochegrosse, on ne voit plus rien de lui. Quant à l'autre, Bigot, il collabore à une édition illustrée qu'on publie de *Nana*.

Tu sais peut-être que dernièrement il y a eu dans tout Paris des élections municipales.

Or voici une petite épopée.

⁽¹⁾ Fragment de lettre de Jules Laforgue à son frère Émile, communiqué en manuscrit par Mme LaLat-Laforgue.

La scène est à Passy. — Quatre jours avant l'élection — le candidat sortant, un radical, harangue ses électeurs dans une réunion. Quand il descend de la tribune, on entend une voix qui demande la parole! la parole! — Accordée — un petit monsieur monte à la tribune. — C'est Delcassé (Théophile). Pendant une heure et demie il improvise, on applaudit, on braille, on l'acclame, on le porte candidat. — Il ne lui reste plus que quatre jours, il fait une conférence, dépense huit cents francs à couvrir son arrondissement de ses professions de foi (Il m'en a donné). Arrive le jour du scrutin et Delcassé a... 103 voix. Des félicitations lui arrivent d'Ariège, on lui propose la candidature à la députation pour l'an prochain. Ce type-là est capable d'aller siéger à la Chambre un de ces quatre matins.

CXIV

A LÉO TRÉZENIK (1)

[Août 1885.]

Cher Monsieur Mostrailles,

Permettez-moi de vous remercier de votre article de *Lutèce* sur les *Complaintes*. Je ne l'ai lu qu'un peu tard, étant à ce moment hors de France.

Mon merci vous sera sans doute plus sérieux si j'y ajoute les légitimes réflexions qu'il m'a suggérées (votre article).

Tout le monde me jette Corbière à la tête. Laissez-moi vous confier pour la forme que mes *Com*plaintes étaient chez M. Vanier six mois avant la publication des *Poètes maudits* et que je n'ai tenu

⁽¹⁾ Cette lettre, adressée à Léo Trézenik (dont Mostrailles était le pseudonyme), directeur de la revue *Lutèce*, parut dans cette revue, *le* 4 *octobre* 1885.

le volume des Amours jaunes qu'en juin dernier (un rare exemplaire acheté chez M. Vanier).

Ceci confié, je me reconnais un grain de cousinage d'humeur avec l'adorable et irréparable fou Corbière. Je vais publier une étude dévouée sur son œuvre, et me reportant à mes Complaintes, je crois pouvoir démontrer ceci : si j'ai l'âme de Corbière un peu, c'est dans sa nuance bretonne, et c'est naturel; quant à ses procédés, point n'en suis : ce sont triplés et plus spontanés ceux d'Anatole de Manette Salomon, de Banville, de Charles Demailly, des Frères Zemganno et les pitres déchirants de la Faustin.

Corbière a du chic et j'ai de l'humour; Corbière papillotte et je ronronne; je vis d'une philosophie absolue et non de tics; je suis bon à tous et non insaisissable de fringance; je n'ai pas l'amour jaune; mais blanc et violet gros deuil. Enfin, Corbière ne s'occupe ni de la strophe ni des rimes (sauf comme un tremplin à concetti) et jamais de rythmes, et je m'en suis préoccupé au point d'en apporter de nouvelles et de nouveaux; j'ai voulu faire de la symphonie et de la mélodie, et Corbière joue de l'éternel crincrin que vous savez.

Ne parlons pas de mes procédés : je ne crois pas à mon obscurité, à mes rébus (comme dit M. Robert Caze) et je ne suis pas un faiseur : cela en conscience et en inconscience. Pour le reste, voyez P. Bourget, Édouard de Hartmann, Tolstoï, etc...

En somme, une bonne âme qui s'amuse selon ses moyens, qui a lafoi et croit à sa mission, comme vous l'avez deviné, mais qui, hélas, est sujette à se dire, d'après le « Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre » : — Quand j'ai fait une complainte bien pure, la conscience humaine est plus légère.

Recevez mes remerciements, je vous prie.

Jules Laforgue.

CXV

A M. CHARLES HENRY

Tarbes [octobre 1885].

Mon cher ami,

Je partirai d'ici lundi. J'ai retardé pour maintes choses, voir des élections en province et surtout dans des villages de 60 feux. Puis encore quelques jours attendant un mot de Lindenlaub à qui j'avais demandé une passe pour chemin de fer. Mais tu as peut-être su qu'il avait été lui-même ces tempsci en Espagne. — Enchanté que la petite annonce, en attendant mieux, ait paru dans la *Chronique*. Nous causerons du cercle universel, ou du moins je t'écouterai là-dessus avec transports.

Je n'ai pas d'exemplaires ici.

Aussitôt arrivé à Paris, j'en enverrai comme tu me le dis. Si c'est pressé, pour la Belgique, en passant chez Vanier, tu pourrais expédier ça, si tu as un instant?

Je commence à croire que c'est toute ma personne qui a déplu à l'illustre R... On n'est pas parfait. Si j'avais su, je ne t'aurais pas laissé cette inutile corvée de leur remettre mes nouvelles.

J'ai reçu une jolie lettre d'Huysmans.

Toi, tu spécules, — et Kahn, que fait-il?

J'arrive mardi matin.

Je n'ai rien fait ici. J'ai erré dans des paysages de mes 14 ans, etc. (Vu T...)

Au revoir donc.

A mardi donc.

Jules Laforgue.

CXVI

A THÉOPHILE YSAYE

Coblence [1885, novembre].

Mon cher Théo,

C'est là que je voudrais vivre (mélodie connue). Ma fenêtre m'offre toujours, et dans le même cadre, le même panorama — le Rhin flasque, agité parfois par de lourds bateaux à vapeur ou caressé de flots lisses — et dans le lointain la chaîne des collines avec leurs jolies maisonnettes, avec les chemins de ronde des fortifications.

Une note charmante : l'aboi clair des chiens qui me parvient de l'autre rive, aussi clair que de l'aquarelle (ne regarde pas cela seulement comme de la Littérature, mais bien comme une impression réelle).

Voudrais-je te dire que je ne m'ennuie pas — ce serait comme si je voulais t'assurer que j'ai ressenti de vives joies depuis mon départ de Paris. Ah! comme je m'ennuie! Je n'en ai plus faim..... Et je comprends que l'on ait écrit d'émouvants sonnets sur l'Insaisissable Aimée que l'on appelle ici la liberté. Ga— Ga— Ga. Le sifflet des interminables trains de marchandises qui filent le long du Rhin me transperce de désespoir de la tête aux pieds. Ga — Ga — Ga. Quand je pense à ce bienheureux soir où nous nous payâmes les *Maîtres chanteurs*, et dans quel décor de la vie et du temps cela se passa! Je voudrais, là, dans le château, faire du scandale, et accuser, reprocher à l'Humanité de ne pas comprendre mon sacré-cœur, mon divin cœur!

A quoi bon, je veux travailler, faire de mon volume de nouvelles quelque chose de plus qu'un médiocre bouquet de fleurs disparates. Ce sera de l'Art.

D'ailleurs — hélas! je sais qu'en quatre ans je pourrais faire fortune si je voulais écrire des romans à la Guy de Maupassant. « Bel-Ami » est d'un maître, mais ce n'est pas de l'art pur. Peut-être ce désir de créer de l'art pur est-il un louable mais pauvre désir de nos vingt-cinq ans? Et tout n'est-il pas égal devant la face de la Mort?

Mon vieux Théo, j'ai traversé la Belgique. J'ai vu

des quantités de tas de poussière de charbon avec des brouettes, les quatre fers en l'air, abandonnées au sommet. Et les filles ont des manières aussi masculines que de petits galopins mal dégrossis, et les villes sous des toits de tuiles noires... etc...

Et je pensais que tu étais dans le bonheur, à Paris... Travaille, fume, aime-moi, écris-moi et garde pour Paris un amour infini.

Je t'embrasse.

Jules.

CXVII

A M, CHARLES HENRY

Berlin [janvier 1886].

Mon cher ami,

A la hâte (je reviens d'une semaine tout au nord, Copenhague). Mon premier soin est de t'envoyer les 300 frs que tu conquis si généreusement pour moi dans une heure de détresse.

Encore merci et ton

LAFORGUE.

Il faudra que je t'écrive un de ces matins.

Tu dois avoir reçu 2 enveloppes pour M. et M^{me} Brisbane. J'ignorais le numéro de l'adresse. Et je m'en tiens d'ailleurs à ton expérience pour qu'elles soient déposées, ou non s'il ne faut pas.

CXVIII

A M. CHARLES HENRY

Dimanche [février 1886].

Mon cher ami,

Kahn me donne de tes nouvelles, illustre débordé de travaux et de projets! — Malgré cet état de débordé, tu me rappelles, à moi oublieux, j'avoue, le projet de *Elements of paintures*, dont je n'ai même pas encore vu un exemplaire. — Pas plus tard que demain je vais le faire venir par le libraire et m'y mettrai. Je me sens en état de traduire (1) — mais à en juger par des pages de 3 autres volumes de Ruskin que j'ai, et ai lus, il y aura des pages assez décourageantes. Il divague souvent et pour lui seul. Mais on verra bien!

Et suis ton, ô Bon Chevalier Errant de la Rose,

Jules Laforgue.

(1) En marge d'un exemplaire de la traduction des *Histoires grotesques et sérieuses* de Poe, Laforgue rectifia de nombreux passages du texte de Baudelaire, notamment dans l'*Ange du Bizarre* et *Eléonora*. [Note de M. Ch. Henry.]

CXIX

A ÉMILE LAFORGUE

[Juillet 1886] (1).

Mon cher Émile,

Reçu ta lettre. Une chose m'enchante, c'est quand tu dis : « Je ne me dissimule pas que tout est à recommencer, mais je suis persuadé aussi, même après avoir vu les autres, que j'y arriverai ». A la bonne heure.

Je me souviens du temps où je portais à Bourget des pièces de théâtre, des chapitres de roman, et des masses de vers, en songeant : de ce coup-ci, il va être épaté! Et il me répondait le dimanche suivant: «Vous ne savez pas encore le français, ni le métier du vers, et vous n'en êtes pas encore à penser par vous-même. »

Quand je relis ce qui me reste des vieilles choses, je sens combien il avait raison et je me félicite de

⁽¹⁾ Date indiquée par Mme Labat.

mon séjour ici en ce que cet éloignement de Paris m'a empêché de publier des sottises qui m'auraient ensuite fait faire du mauvais sang toute ma vie. — Maintenant je puis publier hardiment. Je sais quand j'ouvre un journal où il y a un article sur moi que je serai pris au moins au sérieux.

As-tu été à l'Exposition de Blanc et de Noir. Regarde les aquarelles de mon ami Skarbina (un Croate né à Berlin et installé à Paris).

J'ai ici deux aquarelles de lui, mon portrait. Je te mènerai chez lui aux vacances. Il demeure boulevard de Clichy, dans ton quartier.

As-tu été voir l'Exp. des aquarelles de Gustave Moreau?

Je t'envoie tous les numéros jusqu'ici de la Revue Illustrée. Je t'envoie aussi le roman de Zola, l'Œuvre. Claude est un peu Manet; Sandoz, c'est Zola, et Vagnerolles, Gervex, dit-on.

Tàche de voir des Rafaëlli, et des Monet. Passe le plus souvent à la vitrine de la place Vendôme, il y a souvent des Impressionnistes.

Est-ce qu'il y a toujours au Luxembourg ces fleurs de Quost et une chose en gris de Barreau (ou Berbeaux) (1) et les 2 marines merveilleuses de

⁽¹⁾ Le peintre Émile Barau, auteur du tableau : Sur la Suippes.

Flameng (je me trompe, l'autre n'est que de Montenard). Ne trouves-tu pas Lhermitte trop sculptural, trop ronde-bosse, trop découpé? Et comme le Nittis est intéressant (pas la place des Pyramides, — l'autre, le Carrousel).

Je ne t'ai pas encore dit que cette fois-ci, une fois à Paris, je m'y installe et n'en sors pas pour revenir ici. — Je commence déjà à envoyer mes affaires. Je logerai rue Laugier, 4. J'y publierai au plus tôt un livre «Berlin dans la rue», ce que je n'aurais jamais pu faire après avoir accepté une pension d'ici. Il est inutile que je reste ici plus longtemps. J'y ai exploité tout ce que j'avais à y exploiter, maintenant j'y perds mon temps. J'y fais plus de dettes que d'économies. Je perds en restant et n'ai nul intérêt à ne m'en aller qu'après décès, si proche que ce décès puisse être.

Je suis en ce moment comme toujours sans le sou ou du moins réduit au strict nécessaire. Mais tout compte fait j'arriverai à Paris avec 2.000 fr. De quoi vivre dix mois modestement, en attendant de trouver quelque chose, ce qui ne sera pas absolument facile. Je puis croire en tout cas que le livre sur Berlin me rapportera quelque chose.

Mais tout plutôt qu'un second hiver à Berlin. J'y perds mon temps sans intérêt et j'ai par lassitude failli m'y marier. Ce que je n'ai pas encore le droit de faire.

J'espère que tu travailles toujours et chaque jour. Dis-toi que la patience est tout : une patience de bœuf au labour.

J'ai reçu des nouvelles de Tarbes. Marie a été très malade, à deux doigts de la mort, une de ces terribles maladies qui précèdent souvent les premières couches. Elle est maintenant au mieux.

Nulles nouvelles de Charles. Je ne sais rien de rien sur lui.

Au revoir.

Jules.

CXX

A SA SŒUR

Berlin, mercredi [8 septembre 1886].

Ma chère Marie,

Je t'écris en trempant ma plume dans une encre desséchée, — car voilà trois jours que je n'y ai pas touché, — car voilà trois jours que je ne passe guère à la maison. Je ne sais comment commencer, il faut que je te dise tout cela pêle-mêle.

T'ai-je parlé cet hiver, dans mes lettres, d'une jeune Anglaise avec qui j'avais pris quelques leçons de prononciation? Eh bien, en bloc, c'est avanthier au soir que je me suis déclaré, et qu'elle a dit oui, et que nous sommes fiancés.

Depuis avant-hier ma vie ne m'appartient plus seul, et je sens toute la grandeur de cette idée. — Mais aussi depuis avant-hier je suis, et près d'elle et quand je suis seul, dans un état d'énervement

heureux que je n'aurais jamais imaginé. (Je ne l'ai pas encore embrassée, — hier, j'étais assis près d'elle en voiture, dans la soirée, et en la regardant l'idée m'est venue que je pourrai caresser ses cheveux, — et j'en ai eu le vertige, et je n'en suis pas encore là — loin de là.)

Mais il faut que je te raconte tout, car je n'ai que toi, et un de ses premiers mots après que je me suis déclaré a été pour que je t'écrive tout de suite. Elle, de son côté, elle écrit à son frère favori.

Je t'ai dit qu'elle est anglaise. Elle a beaucoup de sœurs mariées ou non, et des frères (un avocat à Folkestone, un autre pasteur dans la Nouvelle-Zélande, un autre officier dans le Zoulouland, etc.). Sa mère est morte, il y a quatre ans. Son père se remaria contre le gré de ses enfants, qui tous le quittèrent.

Elle, elle vint en Suisse dans un pensionnat (elle y a appris très bien le français), puis elle est venue ici à Berlin où elle est depuis deux ans, — vivant moitié de ce qu'elle reçoit de son père, moitié de ce que lui rapportent ses leçons. C'est dans la seconde semaine de janvier que je suis venu chez elle prendre des leçons. — Je suis le seul homme à qui elle en ait donné (je lui étais recommandé par une amie) et le seul par conséquent qui venait chez

elle. Dès les premières fois — sans connaître son caractère — j'ai senti que ou bien je lui demanderais de passer sa vie avec moi, ou bien je n'avais qu'à m'en aller et sûr d'être pour longtemps tourmenté et incapable de travailler.

Tu me comprends, nos leçons se bornaient à des lectures anglaises, et bonjour et au revoir. Elle étudiait la peinture et peu à peu je lui ai apporté des gravures et puis des livres, et puis mes billets d'opéra.

Tout cela très simplement, sans même la poignée de main si naturelle pourtant chez les Anglais. Nos premières conversations — en dehors de la leçon - furent la peinture, à propos d'une exposition d'ici sur laquelle je lui apportais un article de moi et restais chez moi, malheureux comme tout et plus malheureux chaque fois. Je sais que beaucoup de femmes ne dédaignent pas les déclarations soudaines. Mais pour rien au monde je n'aurais dit un mot, et ne l'aurais jamais regardée en face avant de me connaître patiemment des mois et des mois comme un garçon bon, délicat, et loyal. Un jour, au mois d'avril, je ne sais comment, en causant peinture, je lui ai proposé de visiter ensemble le Musée. Elle a rougi, baissé la tête, et n'a pas répondu.

Rentré à la maison, comme un fou, je lui écrivis une lettre d'excuses, lui jurant que j'avais cru faire une chose très simple et à la leçon suivante très simplement elle me proposa elle-même cette visite. Ce fut naturellement une occasion de causer, et je la raccompagnai chez elle. Et, tu t'en doutes, après ce musée ce fut un autre musée. Puis souvent, quand je lui donnais mon billet d'opéra, je réservais ma place à côté et nous causions, et je la raccompagnais et je me faisais connaître. Cela alla ainsi sans un mot de plus jusqu'au quinze mai.

Je partis pour Bade, puis Paris, Coblentz, Babelsberg. Je suis à Berlin depuis le premier septembre et nous sommes aujourd'hui le huit. Nos courses aux musées et à l'opéra, et la raccompagner ensuite, recommencèrent. Je devais partir incessamment. Nous nous étions promis de nous écrire en bons amis. Et chaque fois, sous divers prétextes, je retardais mon départ. Et avant-hier, en la raccompagnant, je lui ai tout dit — je ne lui ai pas dit : « Je vous aime ». Je lui ai balbutié des tas de choses que je ne me rappelle plus. (C'était le long du bois, figure-toi par exemple comme à Passy ou à Neuilly.) Je lui ai demandé si elle me connaissait, elle m'a dit que oui.

Je lui ai demandé, avec des tas de circonlocutions,

si elle voudrait passer sa vie avec moi (je me rappelle ma voix étranglée et mes larmes dans les yeux) et ne lui ai pas donné le temps de me répondre, je me suis lancé dans des protestations. Elle a dit oui avec un regard extraordinaire.

Je ne lui ai pas laissé dire qu'elle m'aimait mais qu'elle eût confiance en mon dévouement..., etc., etc... Je ne me rappelle plus. Je la raccompagnai et nous nous donnâmes une solide poignée de main sans trop nous regarder en face.

Je t'ai annoncé que je quittais l'Impératrice.

De toutes façons il le fallait. — Ou bien miss Leah Lee (prononce Lia Li — toujours les initiales de maman, de notre nom et celui de ton mari, comme tu vois) me disait non et je ne pouvais plus rester ici, — ou bien elle me disait oui et alors il fallait de même rentrer à Paris et conquérir vite ma place pour nous marier au plus tôt.

Or, je ne puis la laisser à Berlin. Elle tousse un peu et ne doit pas passer un autre hiver ici.

Et puis je serais trop jaloux, et puis cela est impossible.

Voici ce qui a été arrangé. Je pars demain soir pour la Belgique, je vais chez les Ysaye, comme je te l'ai dit, et, ce que je ne puis plus faire ici, je vais travailler mon livre sur Berlin, dont l'*Illus*- tration m'a déjà demandé des chapitres (si ce livre est bien lancé, quel rêve! nous nous marierons tout de suite et nous irons vous voir, serait-ce en plein mois de janvier, pourvu que je ne meure pas de bonheur). Je vais donc en Belgique; elle, reste ici et met ordre à ses dernières leçons. — Cela jusqu'au premier octobre.

Le premier octobre je reviens à Cologne où je l'attends à la gare; elle arrivera vers huit heures du matin. Nous passons la journée à Cologne, et le même soir, par l'express de dix heures, nous partons pour Paris. Aussitôt arrivés (dix heures du matin), je l'accompagne dans une pension tenue par une vieille dame anglaise où elle sera avec d'autres jeunes filles, rue Denfert-Rochereau (pas loin de la rue Berthollet, comme tu vois). Elle demeurera là et y prendra ses repas. Elle donnera peut-être une leçon par jour et dans la maison même, - elle peut occuper un peu ses journées. De mon côté, je me mettrai à l'œuvre. Le soir, j'irai la chercher et nous sortirons un peu ensemble. Dans la journée, quand j'aurai un moment, je lui ferai visiter les musées, etc... (elle a déjà passé, en 1878, deux semaines à Paris avec deux de ses frères qui demeuraient à Asnières pour étudier le français) et alors nous nous marierons au plus tôt.

Que te dire de plus? J'emporte en Belgique sa photographie. Je ne puis te l'envoyer encore. C'est un petit personnage impossible à décrire. Elle est grande comme toi et comme moi, mais très maigre et très anglaise, très anglaise surtout, avec ses cheveux châtains à reflets roux, d'un roux dont tu ne peux te douter et que je n'aurais jamais soupçonné avant de la voir, un teint mat, un cou délicat, et des yeux... oh! ses yeux, tu les verras! J'ai été longtemps sans pouvoir les fixer un peu. Mais tu verras, figure-toi seulement une figure de bébé avec un sourire malicieux et de grands yeux (couleur goudron) toujours étonnés, et une petite voix et un drôle de petit accent en parlant français avec des manières si distinguées et si délicates, mélange de timidité naturelle et de jolie franchise (songe qu'elle vit seule et libre depuis deux ans et qu'elle a voyagé seule — chose naturelle aux Anglaises et qui ne tire pas plus à conséquence). Elle sait sa langue et l'allemand et le français. — Elle est instruite comme toutes les jeunes filles, avec, en plus, ce qu'on peut acquérir en voyage et en apprenant deux langues étrangères, et ce qu'elle a retenu de nos interminables conversations depuis avril.

Je lui ai raconté de notre famille. Je lui ai sur-

tout parlé de toi. Elle adore la carrière que j'ai choisie et en a confiance en moi.

Je t'écris de cette éternelle chambre de Prinzessinen Palais où je ne reviendrai plus. J'ai sa photographie sous mes yeux en t'écrivant. Je la regarde, nous sommes restés ensemble hier au soir jusqu'à onze heures; je lui ai tenu la main, je regarde son portrait et ne puis me figurer que c'est une réalité. J'irai la chercher ce soir, à cinq heures et demie, au sortir d'une de ses leçons. Et demain elle m'accompagnera à la gare.

Et le premier octobre je la retrouverai à Cologne, oh! si nous pouvions nous marier en janvier, et aller vous surprendre! J'oublie, par acquit de conscience, de te dire qu'elle n'a aucune espèce de dot, et que tout ce qu'elle aura désormais, elle le tiendra de moi seul. Elle est protestante, mais ne pratique pas. Il lui est indifférent d'aller à l'église ou de ne pas y aller. — Tu sais comment se font beaucoup de mariages anglais : on se prend par la main, on va avec quatre témoins chez le pasteur d'en face, on signe, et cela dispense même du mariage civil. Nous nous marierons simplement, elle en simple toilette; nous donnerons rendez-vous à quatre témoins un beau matin à la mairie. On signera. Nous remercierons les témoins.

Ce sera un samedi, je la raccompagnerai chez elle; le lendemain dimanche, nous irons nous perdre dans un coin pendant une grande messe avec orgue à la Madeleine ou à Notre-Dame, nous nous figurerons que tout cet orgue sera pour nous. Cette émotion nécessaire adoucira ce qu'a de sec la simple formalité d'union devant le code, et nous nous sentirons bel et bien mariés pour la vie. Et alors nous partirons et elle sera ma petite Leah à moi pour la vie.

Je ne sais au juste l'âge qu'elle a, le même que toi, je pense. Comme il me tarde que tu la voies!

Je ne l'appelle pas par son prénom encore, je l'appelle toujours « petit personnage ». Elle ne s'ennuiera jamais avec moi, je me le promets bien.

Pour parler encore mariage, je vais assister en Belgique à celui d'Eugène Ysaye, ce violoniste dont je t'ai souvent parlé (ne pas confondre avec mon ami très intime son frère cadet, le pianiste Théophile Ysaye).

Ma chère Marie, écris-moi une bonne lettre de sœur, et dis-moi que tu es contente de moi.

Je reste toujours ton bon frère et le parrain de la demoiselle.

Écris-moi. Je t'ai donné mon adresse chez Ysaye, à Arlon, Belgique.

Émile, t'ai-je dit, fait ses vingt-huit jours. Je lui ai envoyé quelque chose. Au revoir, raconte tout à ton mari. Au revoir.

JULES.

Écris-moi que tu es contente.

J'enveloppe ma lettre de papier, p

J'enveloppe ma lettre de papier, parce que l'enveloppe est transparente.

Monsieur Jules Laforgue a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Miss Leah Lee.

CXXI

A M. FÉLIX FÉNÉON

Arlon, mardi [21 septembre 1886].

Mon cher Fénéon,

Est-ce que l'on parle toujours de la crise à Paris? j'espère bien passer au travers. En attendant, je vais être obligé d'emprunter le logement de Kahn pour ma première semaine, lui étant recueilli par l'armée. Je suis content que ma petite amie « Andromède » vous ait charmé : elle est plus moderne que l'antique, et je me félicite de lui avoir fait un sort.

Le pianiste Ysaye a fait votre connaissance à la même occasion que moi chez Henry. Il vous envoie ses salutations et l'on se reverra sans doute à Paris où il rentre avec moi. C'est l'aîné qui se marie et va habiter Bruxelles.

Je suppose que vous ne connaissez pas Arlon.

Nous demeurons hors de la ville, à deux pas de la frontière du Luxembourg. Nous rentrions la semaine dernière par des clairs de lune magnifiques, nous avons vu faucher à 1 h. du matin sur fond de ciel vaguement étoilé.

On voit ici, le dimanche, des pantalons rouges de Longwy qui ont passé la frontière. Je suis monté pour la première fois dans ma triste existence sur les petits chevaux de bois, et j'ai fait des prouesses à un tir.

A part cela, je fais des besognes concernant Berlin, et je songe aux tuiles qui vont bien pouvoir tomber sur ma tête à Paris.

Au revoir, mon cher Fénéon, au masque connu, et poignée de main.

Votre

Jules Laforgue.

CXXII

A M. THÉOPHILE YSAYE

Verviers [30 septembre 1886].

Mon cher Théo,

Je t'écris, mais c'est de l'hôtel de Londres, et non pas de celui d'Angleterre.

O mon cher, jamais je n'ai vécu une semaine ou n'ai pensé qu'on pût en vivre une comme celle que je viens de passer à Arlon, dans l'atmosphère du mariage d'Eugène. En quittant Arlon et en respirant l'air de l'Europe il me semblait que je m'éveillais comme au sortir d'une maison enchantée, presque d'une maison de fous.

Ah! Je suis plus que jamais l'esclave du sort. Ce que l'on nomme notre état normal est la grâce d'une totale Ivresse qui se déchaîne, délivrée. C'est effrayant et divin. Je me suis dit: à quoi tient notre sort! d'émouvants (ou d'effrayants) hasards, un

sourire fortuit dans un village et nous devenons shakespeariens, notre destinée se fixe. Je soupirais en pensant à la plainte de nos cerveaux qui aspirent follement à l'Unique, à la plénitude du sort; ironiquement et à pleins poumons, je respire l'air fier des longs voyages. Puis, vint le crépuscule et une heure d'attente en une petite station; je déambulais de-ci de-là, contemplant les profondeurs du ciel prodigieusement constellées, je regardais une lampe à la fenêtre d'une lourde maison bourgeoise (c'était une lampe à abat-jour rose), et je me mis à rêver. Les Corinne, les Ophélie, etc., tout cela, dans notre vie, est mensonge: dans le fond, il n'y a pour nous que les petites Adrienne au bon cœur, aux longs cils, au juvénile et éphémère sourire, les petites Adrienne à la peau enchanteresse, que le hasard (et tout n'est-il pas hasard?) a conduites sur notre chemin. Oui, tout est hasard, car n'y eût-il pas existé d'Adrienne, il y aurait eu une Leah; n'y eût-il pas eu de Leah, il y aurait eu une Nini, et ainsi de suite. C'est pourquoi il nous est enjoint de nous attacher à la première que le hasard nous présente, et nous l'aimerons seule, car c'est la première et nous ne rêverons pas à une autre. La vieille maxime du sage est : « Aimes-tu deux femmes en même temps, n'en choisis aucune, car tu regretterais toujours

l'autre ». Cependant, c'est l'ivresse de la vie créée, continuée, l'ivresse de l'action et de la joie, l'ivresse d'avoir obéi à l'Inconscient, à la volonté du destin.

Voici que je me suis doucement assoupi.

Je vais confier ces lignes à la poste (elles sont pleines de littérature, mais n'est-ce pas ce que l'humanité a de plus vrai, de moins décevant?) et aller à la gare.

Je la verrai dans une demi-heure. Cette minute me fait palpiter le cœur, et dans quarante ans je penserai combien longue à venir fut cette minute.

Jules.

CXXIII

A M. CHARLES HENRY

Paris, lundi [4 octobre 1886].

Mon cher ami,

J'ai quitté Arlon le 30, j'ai passé la nuit à Verviers, de Verviers à Bruxelles où passé un jour, puis à Calais et de Calais rentré à Paris dans la nuit de samedi. Passé le dimanche seul (je loge chez Kahn).

Je n'ai vu Kahn que dans la nuit.

Il n'a pu me dire que des choses vagues, autant dire rien, sur cette vacance au Musée de Versailles. C'est toi, paraît-il, qui lui en as parlé, et tu as vu cela dans le *Temps*.

J'allais t'écrire à Colmar, mais j'ai eu le bon esprit d'aller quai d'Anjou, où l'on m'a donné ta véritable adresse — où je t'écris.

Peux-tu m'envoyer un mot, me dire où tu as

vu quelque chose sur cette place (si tu peux m'indiquer le numéro du *Temps*), sur quel papier timbré écrire, à qui adresser, que dire, et jusqu'à quand on a pour cette demande.

Je crois pouvoir me faire fort du reste. Mon principal titre, depuis cinq ans à la *Gazette*, ira bien; j'ai, dans le numéro du 1^{er} octobre, un article (1) pour lequel le Gonse m'a écrit des remerciements.

Mais, tu comprends, au lieu d'aller dire à Ephrussi, etc. : il y a une place vacante à Versailles, proposez-moi, j'aime mieux poser, comme sans doute beaucoup d'autres, simplement ma candidature, et puis mettre en œuvre les influences nécessaires quand on me demandera mes titres et qu'on ira aux renseignements.

J'ai donné ma démission à l'Imp., il y a deux semaines. De ce côté-là, c'est fini.

Paris et l'avenir à Paris (comme toute la vie d'ailleurs) m'ont apparu bien changés. J'ai, depuis le 10 septembre, une énorme et fatale influence dans ma vie. Ça devait arriver, étant donné *Moi* et mes droits à l'existence selon *Moi*. Je me sens non seulement fécondé, mais comblé, vraiment,

⁽¹⁾ Exposition du centenaire de l'Académie royale des Beaux-Arts de Berlin (Gazette des Beaux-Arts, 1er octobre 1886).

entre nous. Je ne suis plus une ganache pusillanime. Je me sens heureux et pour longtemps (pour ne pas dire à jamais). Mais assez parlé de moi, en attendant, ô homme savant et très distingué, que je t'en parle de vive voix.

Et toi? ta vie, c'est-à-dire tes travaux? Nous avons eu si peu l'occasion de causer de vie en juin et juillet derniers.

Ta concierge m'a dit que tu revenais le 8. J'irai te voir au plus tôt.

J'ai des affaires avec l'*Illustration* (1). Mon livre sur Berlin avance et me promet.

Ton vieil ami distingué.

LAFORGUE.

⁽¹⁾ La mort de l'empereur d'Allemagne était alors tenue pour imminente. L'*Illustration* eût incontinent publié sur la Cour de Berlin un numéro rédigé par Laforgue. Ce sont les éléments de ce numéro qui forment une partie du livre *Berlin*, la cour et la ville, et qui parurent dans le supplément littéraire du *Figaro* (29 janvier, 12 février, 12 mars et 17 septembre 1887).

CXXIV

A M. ÉDOUARD DUJARDIN

Samedi [4 décembre 1886].

Mon cher Dujardin (1),

Je reçois votre mot.

Pour ce qui est de la visite à J. E. Blanche, que je vous dise seulement que j'ai passé avec lui la journée d'avant-hier et celle d'hier. Je ne saurais donc décemment et autrement y revenir demain.

Quant à Bullier demain soir, volontiers (!); c'est-à-dire que je dois absolument être vers

⁽¹⁾ M. Édouard Dujardin, alors qu'il dirigeait avec Teodor de Wyzewa la Revue wagnérienne, avait, au cours d'un voyage en Allemagne, fait la connaissance de Jules Laforgue par l'entremise du correspondant de cette Revue wagnérienne, à Berlin, un Hollandais nommé Van Santen Kolf. Lorsque Laforgue vint s'établir à Paris, la Revue Indépendante était en gestation par les soins des mêmes Édouard Dujardin et Teodor de Wyzewa qui s'assurèrent sa collaboration et se réunissaient avec lui fréquemment, dans l'hiver 1886-1887.

9 h. chez E. Hennequin (1) (rue Bara). Nous pourrions donc aller au quartier ou en revenir ensemble.

— Où se trouverait-on pour cela? Si l'on doit se trouver à Bullier, ne pourriez-vous (car autrement?...) m'envoyer une entrée — je suppose que vous avez des entrées.

(Vous vous faites de jolis dimanches, vous!) Au revoir.

Votre

Jules Laforgue.

⁽¹⁾ Émile Hennequin, le critique littéraire.

CXXV

A SA SŒUR

Londres, 31 décembre 1886. [Paris] 26 janvier 1887.

Ma chère Marie,

Excuse-moi si j'ai tant tardé à t'écrire.

Il y a eu tant de choses! Après trois jours passés à l'installation ici (8, rue de Commaille) le 30 au soir, je suis parti pour Londres. J'y suis arrivé le matin à six heures et demie. A dix heures, je me suis trouvé avec Leah, nous avons été à une heure seuls dans une petite église protestante où un pasteur nous a mariés en un quart d'heure, sans messe et pour 25 francs. Sans papiers (c'est en rentrant à Paris que j'ai trouvé l'extrait mortuaire que tu m'envoyais et qui m'était inutile, comme nous étions parvenus à nous en passer). Nous avons passé trois jours à Londres et une heure à Douvres.

J'avais toujours mon rhume, vieux de trois mois. En rentrant à Paris, j'ai dû voir un médecin qui m'a embêté et dont je ne suis parvenu à me débarrasser qu'au bout d'une semaine — et je tousse encore tristement. Voilà pour mes doléances (qui sont en même temps l'excuse au retard de cette lettre). Quant à mes non-doléances, elles, elles sont absolues.

Nous avons une installation incomplète mais très amusante, des chambres avec du soleil, etc., de l'argent tout juste. Je porte des articles çà et là. (Il faut bien mille francs par mois pour être heureux modestement en ménage à Paris.) Nous en dépensons quinze par jour. Heureusement, le petit personnage que j'ai épousé est d'une vraie santé de maigre, toujours gaie et fantaisiste. Il est neuf heures. C'est l'heure où les amis qui veulent me voir et ont égard à ma difficulté de me déplacer moi-même en ces commencements viennent sonner.

— Il ne viendra probablement personne.

Nous avons un bon feu, une belle lampe, du bon thé dans le service que l'Impératrice m'avait donné.

Et toi, comment vas-tu? et la petite fille?

Et les affaires de ton mari? J'espère que tout va à peu près bien.

Je vois à peine Émile, qui, par une sotte timidité, ne vient pas à la maison. — Les affaires de la tante sont bien mal. Ils ont dû mettre leurs bijoux au Mont-de-Piété.

Je suis encore trop malade et épuisé par la fièvre des trois derniers mois pour pouvoir bien travailler et surtout faire toutes les courses que je devrais faire. Mais bientôt je serai en voie, et en bonne voie.

Donne-moi de tes nouvelles. Tu sais bien que toi, ton ménage et tes affaires sont ceux au monde auxquels je m'intéresse le plus. — Donne-moi de vos nouvelles, je t'en prie. Mes bonnes amitiés dévouées à ton mari. Je t'envoie, tard, un faire-part inutile pour toi. Eût-il fallu en envoyer à Tarbes?

Ton Jules.
8, rue de Commaille.

CXXVI

A M. ÉDOUARD DUJARDIN

Vendredi [21 janvier 1887].

Mon cher Dujardin,

J'ai voulu vous dire bonjour hier au soir. J'ai vu Wyzewa qui m'a parlé d'une chronique (1). Je me suis hâté, elle est sans doute très lourde, sèche et peu 30 jours. Je vous l'envoie. Une autre fois, si une autre fois il y a, ce sera mieux.

Mais que ma chronique vous plaise ou que vous n'en usiez, j'ai un petit service à vous demander. J'ai dans le supplément de SAMEDI PROCHAIN un article de 300 lignes. C'est sans doute LUNDI que je le toucherai, je vous demande en toute simplicité,

⁽¹⁾ Teodor de Wyzewa avait demandé à Jules Laforgue de collaborer régulièrement à la Revue Indépendante en y publiant chaque mois une chronique. Ces chroniques parisiennes parurent dans les numéros de février à août 1887 de la Revue. La mort de l'écrivain en interdit la suite.

et je n'ai songé qu'à vous, si vous pouvez me prêter jusqu'à ce lundi un ou deux louis. — Si je vous avais vu hier je ne vous aurais pas parlé de cela, une surprise m'y oblige soudainement aujourd'hui. — Si vous pouvez, le plus tôt envoyé sera le mieux, demain dans la journée si possible, je vous prie.

Ne voyez dans tout cela qu'un accident. Si un soir vous êtes dans ce quartier vers huit ½, neuf h., montez, nous prendrons le thé en famille. Vous comprenez que je me déplace difficilement— en tout cas j'irai à votre prochain lundi, qui est encore loin.

Votre dévoué, je vous prie,

J. Laforgue.8, rue de Commaille.

CXXVII

A M. ÉDOUARD DUJARDIN

[23 janvier 1887] (1).

Mon cher Dujardin, Reçu hier au soir et merci bien.

Votre

JULES LAFORGUE.

M'avertirez-vous d'un mot quand vous viendrez?

(1) Carte postale.

CXXVIII

A M. ÉDOUARD DUJARDIN

[24 janvier 1887] (1).

Voilà tout ce dont j'ai pu le débarbouiller dans la nervosité où me tenait votre groom (sans livrée) attendant dans l'autre pièce.

Votre

J. L.

⁽¹⁾ Carte de visite.

CXXIX

A M. ÉDOUARD DUJARDIN

Mercredi [9 février 1887].

Mon cher Dujardin,

Excusez mon importunité: une déception de ce matin me pousse à l'expédient suivant : vous demander si ma première chronique doit m'être payée (1)...

Sinon, entre amis, pouvez-vous m'avancer la prochaine (dans laquelle je dois me surpasser)?

J'espère que vous ne me ferez jamais rougir de tout ceci et continuerez à voir en moi un honnête artiste.

Votre

LAFORGUE.

(8, rue de Commaille.)

(1) La Revue Indépendante, malgré son extrême pauvreté, s'efforça de payer et le plus généralement payait ses collaborateurs, mais leur demandait toujours le sacrifice de leur premier article. [Note de M. Édouard Dujardin.]

CXXX

A M. ÉDOUARD DUJARDIN

Samedi [5 mars 1887].

Mon cher Dujardin,

Je vous ai envoyé LES DEUX PIGEONS hier (1). E. Ysaye repart demain pour Bruxelles (34, rue de la Prévoyance); quand il vient à Paris, il descend chez son frère Théophile Y., 142, boulevard d'Enfer.

Au revoir. Vous aurez la chronique le 20.

J. LAFORGUE.

- P.-S. Pouvez-vous m'envoyer mon salaire demain, après-demain?
- (1) Un conte que l'on trouve aux Œuvres Posthumes de Jules Laforgue.

CXXXI

A M. ÉDOUARD DUJARDIN

Vendredi [25 mars 1887] (1).

A tout hasard, pouvez-vous me rendre le service pressant, pressant, de m'avancer ma chronique?

Votre

J. L.

8, rue de Commaille.

⁽¹⁾ Carte postale.

CXXXII

A M. ÉDOUARD DUJARDIN

[27 mars 1887.]

Mon cher Directeur,

Merci de la publication du *Pan* (1). Vous me parlez de suppressions possibles dans la Chronique. Pourquoi ne me les avoir pas indiquées en douceur? Je n'ai su qu'en penser, surtout à ce point de vue de coïncidence avec le « Pan ». — Mais si cela vaut la peine ne pouvez-vous me renvoyer ces épreuves avec quelques indications en même temps que celles de ce « Pan »?

Quand vous passerez par ce quartier, ne manquez pas de monter, et soyez moins fugitif, on vous fera du thé ou du café.

⁽¹⁾ Pan et la Syrinx, la dernière des Moralités Légendaires, publiée dans la Revue Indépendante, t. 3, n° 6, avril 1887.

Dites à Wyzewa que je l'attends tous les soirs avec du lait de la ferme d'Armenont.

Votre

CXXXIII

A M. ÉDOUARD DUJARDIN

[30 mars 1887] (1).

(Histoires de l'an 87 de la Littérature française!!)

Quand saurai-je si votre évangélique proposition de m'aboucher par le bon Samaritain Wyzewa avec l'éditeur Quantin est réalisable en ce monde? C'està-dire jusqu'à quand ai-je pour ne pas écrire à Stock?

Votre

J. LAFORGUE.

⁽¹⁾ Carte postale.

CXXXIV

A M. ÉDOUARD DUJARDIN

[6 avril 1887] (1).

Mon cher ami,

Contre mon attente, je n'ai reçu mon lot de billets (concert Bach) qu'hier (5 avril) deux heures avant le concert. J'en avais pour M. Mourey, mais à cette heure pressée un envoi par la poste était impossible et je n'ai pu moi-même obliquer jusqu'à la place Pigalle. (Aurais-je même à cette heure trouvé ce Monsieur, qui d'autre part attendait le concert le 4 et non le 5 ?) — Regrets, et votre

⁽¹⁾ Carte postale.

CXXXV

A CHARLES EPHRUSSI

8, rue de Commaille Samedi 9 avril 1887.

Cher Monsieur Ephrussi,

Je viens vous demander un service, et un service d'argent.

N'ayant pu rien faire, paralysé encore par la fièvre avec d'autre part un éditeur qui me traîne en longueur et mon grand article du *Figaro* qui a dû être renvoyé à samedi prochain (1), je me trouve stupidement pris au dépourvu devant le 15 avril (terme, etc...) et sans issue.

Voulez-vous avoir la bonté de me sauver? J'aurais besoin de 300 frs. Vous savez que je ne

⁽¹⁾ Cet article, intitulé L'Impératrice (chapitre de Berlin, la cour et la ville), ne parut en fin de compte au Figaro que le 17 septembre 1887, un mois après la mort de Laforgue.

suis pas un vulgaire emprunteur? Je ne suis pas même un emprunteur du tout. Croyez que si je me suis si aisément décidé à cette démarche d'ailleurs, c'est que je suis sûr de vous rendre et vous rendrai d'une part dans le courant d'avril, de l'autre dans le courant de mai.

Je vous dois déjà trop depuis que je vous connais pour essayer de vous faire des protestations de reconnaissance, vous savez que je n'oublie rien et que je suis votre profondément dévoué

CXXXVI

A CHARLES EPHRUSSI

Paris, 11 avril 1887, lundi.

Cher Monsieur Ephrussi,

J'ai reçu hier au soir les trois cents francs.

Vraiment vous êtes d'une bonté et d'une simplicité charmantes.

Vous savez, n'est-ce pas, comme je vous remercie. Je vous avais écrit dans un triste moment, étant au lit, me voyant aux abois, etc...

Vous m'avez délivré d'un gros souci. Je me sens maintenant tous les courages.

Encore merci, je vous prie. Tout ce que j'ai de sincèrement reconnaissant en moi est bien à vous.

Votre

CXXXVII

A CHARLES EPHRUSSI

Lundi 2 mai 1887.

Cher Monsieur Ephrussi,

Il y a longtemps que je voulais aller vous remercier de vive voix. Lundi, quoique dans un état d'extrême faiblesse, je suis allé jusqu'à chez vous, vous n'y étiez pas. Je voulais venir ce matin; hélas, pas le courage de sortir. J'aurais tenu à m'excuser des conséquences du retard dans la publication de mon article du Figaro. Mais ce n'est qu'un retard.

Avant de partir, Bourget m'a donné une lettre pour le docteur Robin, son médecin. Il me soigne très bien. Et, à part mon état de faiblesse, je vais bien mieux.

Au premier jour de force, j'irai vous voir et vous remercier.

Votre dévoué

CXXXVIII

A M. ÉDOUARD DUJARDIN

[26 mai 1887] (1).

Mon cher ami,

Pas de nouvelles de votre mission à l'*Illustration*. N'avez-vous rien pu?

Pourriez-vous m'envoyer les trente de la Chronique? Je suis à court dès demain jusqu'au premier.

Votre

⁽¹⁾ Carte postale.

CXXXIX

A M. ÉDOUARD DUJARDIN

Jeudi [2 juin 1887].

Mon cher ami,

A la hâte, mon «salaire» au plus tôt, je vous prie! Pourvu que vous ne soyez pas absent de Paris!

Votre

CXL

A TEODOR DE WYZEWA

Mercredi [juin 1887].

Mon bien cher ami,

J'ai été ce matin chez Quantin. De Malherbe m'a reçu on ne peut plus aimablement (Je vous dois encore cela). Il me donnera une réponse lundi.

Figurez-vous que je n'ai rien reçu de Dujardin. Je n'y comprends rien. Il n'imagine pas les attentes, etc...

Votre ami,

- -

CXLI

A CHARLES EPHRUSSI

8, rue de Commaille. Lundi juin 1887.

Cher Monsieur Ephrussi,

J'espère que vous n'aurez pas mal interprété le manque absolu de mes visites. D'abord l'heure où l'on peut vous trouver est si vague. Et puis, je ne sais pas si vous le savez, je suis entre les mains du docteur Robin et toute sortie m'est interdite tant que le temps n'aura pas radicalement changé. Depuis le 1er mai je n'ai pas mis les pieds dehors, sauf pour aller chez le médecin. Tout le reste du temps je reste calfeutré dans ma chambre, heureux quand l'opium que contiennent mes pilules ne m'engourdit pas assez pour m'empêcher de travailler.

J'attends toujours (et je vous fais attendre avec

mon article du *Figaro*). Marcade (1), interpellé depuis des semaines, m'a répondu : « Attendez donc. Nous ne pouvons pas publier tous nos articles à sensation coup sur coup. »

Quant à mon livre sur Berlin, j'ai un éditeur. On me i'a trouvé. Je ne l'ai jamais vu. La chose est conclue, seulement mon manuscrit est encore assez loin d'être prêt à être remis.

J'attends chaque jour un lendemain tolérable où je puisse arriver chez vous assez calme et non pas capable uniquement de répondre à votre conversation par des quintes de toux inextinguibles, ce qui est triste et parfois même pas beau.

Inutile de dire que je n'ai été ni au Salon, ni à Millet, ni à l'Exposition Internationale. C'est un peu avant midi, n'est-ce pas et non plus à 11 h., qu'on a chance de vous trouver?

Souhaitez-moi un jour un peu tiède et même une série indéfinie.

Au revoir.

Votre tant reconnaissant,

⁽¹⁾ Qui s'occupait du supplément littéraire du Figaro.

CXLII

A CHARLES EPHRUSSI

Jeudi 16 juin 1887.

Voici un petit mot que je voulais vous envoyer aussitôt rentré, le jour où j'étais chez vous.

J'étais ce jour-là venu pour vous remercier et franchement pour m'excuser d'un involontaire manque de promesse, et voilà que je sors de chez vous confus avec un nouveau prêt dans ma poche.

Vous avez fait cela si vite et si franchement que je n'ai su que dire sur le moment. Et j'ai accepté (je dois avouer que j'étais alors aux abois, premièrement, et j'avais l'intention de vous parler de l'éditeur Rothschild). Vous expédiez aimablement les choses. Qu'ajouterai-je? Je n'ai plus de remerciements. Mais je n'oublierai jamais rien de tout ce que vous avez fait si délicatement pour moi et je resterai toujours votre sincèrement dévoué.

Merci encore, vous m'évitez des courses, des expédients et m'assurez des semaines de repos pour mon travail et ma guérison.

Votre

Jules Laforgue.

N. B. — J'ai vu P. Bourget ce matin, son roman n'est pas fini (1).

⁽¹⁾ Vraisemblablement Mensonges.

CXLIII

A SA SŒUR

Dimanche, juillet 1887.

Ma chère Marie,

Triste dimanche, sans forces, au coin du feu.

Il y a deux semaines j'ai eu un redoublement de maladie. Mes amis se sont émus. Bourget m'a adressé avec les recommandations les plus particulières à une sommité médicale, le D^r Robin. J'ai été ausculté, percuté aussi soigneusement qu'on peut l'être. Ce serait trop long à raconter.

Le résultat de tout cela est qu'il ne m'est permis de rester à Paris que jusqu'au commencement d'octobre. — J'ai un poumon menacé. — De toutes façons je ne puis songer de quatre ou cinq ans à passer l'hiver à Paris. Donc à tout prix, dès la fin de septembre, je quitterai Paris. Mes amis vont tout faire pour moi. Trouver une

place suffisante à Pau est assez improbable — mais à Alger ce sera beaucoup plus facile.

Il est donc assez probable que dès octobre nous serons à Alger.

Ma bonne Marie, je n'ai guère de force dans la main pour t'écrire. J'avais abusé de pilules d'opium qui me coupaient la toux.

Mon estomac en a été très malade, j'ai passé une bonne semaine sans dormir ni manger. De là ma faiblesse. Je commence à me remettre, c'est-àdire à dormir et manger un peu.

Ces trois mois de fièvre, ces journées au lit, ces quintes de toux, tout cela m'a assommé comme une pauvre bête, il me semble que depuis quatre mois je ne me suis pas réveillé.

Je n'ai pas pour deux sous d'idées, et cependant je publie des articles et c'est pour mon talent que mes amis s'intéressent à moi. Il y a longtemps que tu ne sais plus rien de mes affaires littéraires. Ce serait trop long à détailler, mais sache d'un mot que j'ai le droit d'être fier; il n'y a pas un littérateur de ma génération à qui on promette un pareil avenir. Tu dois penser qu'il n'y a pas beaucoup de littérateurs qui s'entendent dire : « Vous avez du génie ». Hélas! qu'il me tarde d'être guéri et d'être installé dans un endroit où je puisse respirer sans

souffrance! Tu ne m'écris pas. Fait-il doux à Tarbes? Comment vas-tu et as-tu été cet hiver? Et ton mari et ton enfant?

Tu serais bien bonne de m'écrire quelques lignes. Je t'embrasse.

Bien des choses et une poignée de main à ton mari. Vous recevrez l'argent dès que je pourrai sortir et attraper quelque supplément d'argent.

Ton Jules.
8, rue de Commaille.

CXLIV

A TEODOR DE WYZEWA

Mercredi [13 juillet 1887](1).

Mon cher Ami,

Merci d'avoir pris à cœur ma situation. Elle ne fut heureusement que d'un jour et une nuit.

Fénéon vint et surgit, toujours froid comme la statue du Commandeur (que le nom lui en reste!). Un usurier (un débutant) a fait l'affaire.

Je vous en souhaite autant — toutes les courses hier — (et aujourd'hui veille de départ : mon frère, etc...) m'ont empêché d'aller vous voir au Vintimille ou au Café — mais nous n'en sommes pas là?

Au revoir — et mes amitiés à Dujardin. Poignée de main dévouée, je vous prie.

Votre

Jules Laforgue.

(1) Par une erreur d'impression ce billet avait été daté 1886 dans le numéro de mai des *Entretiens Idéalistes* où il fut d'abord publié.

CXLV

A TEODOR DE WYZEWA

Vendredi [15 juillet 1887].

Mon cher ami,

Vraiment, vous m'avez donné le droit de vous adresser de pareilles lettres. C'est sur votre recommandation que de Malherbe m'a dit à la remise de mon manuscrit: «Le livre ne paraîtra qu'en octobre, mais matériellement pour vous ce sera comme s'il paraissait aujourd'hui. Là-dessus il m'a renvoyé à lundi; le lundi, il était content, mais il fallait voir M. May et il m'a renvoyé à mercredi : mercredi, je reçois une lettre me renvoyant à aujourd'hui (une lettre) et aujourd'hui je n'ai rien reçu. Et aujourd'hui me tombe sur la tête tout ce qui vous tombe sur la tête un quinze de trimestre.

Voici ce que je voulais vous dire. Il est impossible

de désespérer de mon livre chez Quantin après les promesses de Malherbe, j'aurai de l'argent de ce côté-là. Or vous avez en Rzewuski une relation facile à la détente; eh bien! ce n'est pas un emprunt falot que je voudrais faire auprès de lui, mais un emprunt qui serait effacé dès que j'aurais touché chez de Malherbe, ou, en cas de malheur, j'essaierai chez Lemerre. Ce serait 350 à peu près dont j'aurais besoin.

J'ai attendu jusqu'à aujourd'hui pour vous remercier (répondre à) votre longue lettre de l'autre soir, longue, et comme toutes nos rencontres serviable.

Comment est-il possible que vous donniez huit heures de leçons par jour? Je me rappelle encore ce soir d'automne où nous vous avons accompagné jusqu'à Passy, avec Kahn. J'espère que si une de vos leçons vous amenait par ici vous monteriez chaque fois vous reposer (nous n'avons plus de lait l'après-midi, mais toujours du fruit).

Avouez un peu que l'article pour Rzewuski est une petite comédie arrangée; si vraiment c'est vrai je m'en acquitterai, comme de toute autre besogne, consciencieusement.

Quant à la campagne... Perreau est venu et nous a ébloui; mais, hélas, il faut compter sur si peu. Moi qui espérais toucher aujourd'hui chez de Malherbe deux éditions.

Vous viendrez naturellement avant de partir pour la Hongrie. Bourget aussi part pour la campagne dans quelques jours.

Avez-vous vu que le tout jeune homme de la République française que je connais (1) a été décoré? Il a de la santé, il a guéri son estomac avec six cures de Vichy.

Au revoir, mon véritable et rare ami. Il y a des mois que songeant, impotent, ce que je pouvais faire pour vous et je n'ai encore trouvé que cette chose falote que je n'ai jamais depuis le temps pensé à vous dire : vous dédier mes « nouvelles » que Dujardin éditerait.

Au revoir.

Votre

¹⁾ Théophile Delcassé.

CXLVI

A CHARLES EPHRUSSI

22 juillet 87, Paris.

Cher Monsieur Ephrussi,

Vous pensez que si je n'ai pas été vous voir, c'est que les visites me sont difficiles.

Je voudrais bien vous demander si l'article Gaillard a paru et dans ce cas si on ne pourrait pas presser ces messieurs pour l'autre côté de la question?

C'est une de ces choses sur lesquelles j'ai compté un peu tous les jours, surtout cette semaine où la somme que vous m'avez dit parferait justement mon terme dont chaque jour de retard m'humilie devant un propriétaire fâché que j'aie donné congé.

D'autre part, j'attends toujours un mot de mon

éditeur. Mon livre sur Berlin est au complet depuis trois semaines chez lui.

Il m'est arrivé une bonne affaire, des articles dans une revue russe : 100 frs par article (c'est du moins le prix de mon premier), un jour ce sera peut-être 200 francs. Besogne facile.

J'irai sans doute bientôt vous voir : homme plein de santé, que je vous félicite.

Votre bien dévoué,

Jules Laforgue.
8, rue de Commaille.

CXLVII

A TEODOR DE WYZEWA (1)

22 juillet 1887.

Je ne vous envoie cette carte que maintenant, les 100 anonymes étant arrivés hier au soir. Et je viens de recevoir par simple mandat 100 (cent) de Jevousky d'Aix-les-Bains, avec longue lettre sur l'article à faire.

Je vous attends samedi. Rien de Malherbe.

Votre

Jules Laforgue.

Le propriétaire ne s'est pas encore montré.

(1) Cette carte postale est adressée à :

M. de Wyzewa
11, avenue de Clichy
E. V.
Le timbre de la poste, très net, est « 22 JUILLET 87 ».

CXLVIII

A SA SŒUR

Juillet 2, août, 87 Paris, Mardi.

Ma chère Marie,

Une lettre de toi, et une bonne lettre, tu ne saurais croire le plaisir que tu m'as fait.

Mais, en vérité, et tout d'abord, tu es effrayante avec ces maternités successives! Il me semble que si Leah était dans cet état, je vivrais dans des angoisses continuelles.

Et que de soucis! une semaine a passé depuis ta lettre, j'espère qu'elle aura été décisive en bien pour Juliette.

Ma chère Marie, t'ai-je bien expliqué comme je suis malade? Te souviens-tu des quintes de toux et des oppressions de papa? Eh bien, j'en suis là, avec ces quintes, une moitié invariablement de la nuit. Mais, comme je te l'ai dit, je suis, soins et remèdes gratis, entre les mains d'un des grands médecins de Paris; et depuis un mois qu'il me soigne, je guéris rapidement, j'ai encore jusqu'à septembre. Pendant tout ce mois je n'ai mis les pieds dehors que pour ma consultation.

Ah! si papa, deux mois avant d'aller à Tarbes, s'était mis entre les mains d'un pareil médecin, au lieu de se soigner d'après des livres de hasard, cela lui aurait coûté deux cents francs et il vivrait encore, j'en suis sûr.

Tu me dis que tu attendais notre visite: tu es bien bonne. Mais ne t'ai-je pas dit que je devais rester en traitement jusqu'en fin septembre chez le D^r et puis quitter Paris? Ne t'ai-je pas dit que je quittais absolument Paris en septembre et que de trois, quatre ans je n'y pouvais passer l'hiver? Ce déplacement, comme tu penses, est une grosse question, il faut qu'en arrivant à l'endroit dit, une place m'y attende.

Je ne puis sortir, faire les démarches, naturellement. Mais tu n'as pas idée des amitiés, des dévouements que m'amènent les petites choses que je publie. La moindre page a du succès, et je n'ai pas un ennemi, chose rare si tu savais? Donc, un ami, journaliste, qui a pour moi une admiration exagérée, colporte cela, s'occupe de me trouver quelque chose à Alger. Mais le plus probable est que nous irons en Égypte, au Caire, par Bourget qui pourrait me placer au consulat comme traducteur. Tu ne sais pas tout ce que Bourget a fait pour moi, c'est par lui que le D^r Robin me soigne et si particulièrement et gratis et me fournit de la pharmacie de son hôpital. C'est aussi par lui — mais il est si simple — que j'ai vécu à moitié tout ce mois, le reste me venant d'articles arriérés.

J'ai un livre qui, si je puis le publier assez tôt, nous permettra, en quittant Paris, d'aller vous voir. Leah aimerait bien te voir. Elle te plaira, moi elle m'étonne toujours. C'est un si drôle de personnage! Inutile de te dire que j'ai tous les caprices— on me soigne toujours avec un bon sourire et de grands yeux.

Je ne t'ai parlé que de moi, et pourtant ta vie, ton ménage doit être seul un monde de précecupations.

Remercie ton mari de sa bonne confiance. Pouvais-je prévoir les choses? Ah! si je pouvais travailler comme tout le monde! mais l'opium de mes pilules me tient engourdi deux après-midi sur trois. Je voudrais bien savoir ce qu'est devenu Charles. — Ma chère Marie, je t'embrasse et te souhaite une douce délivrance et un garçon.

Jules.

CXLIX

A TEODOR DE WYZEWA

Mardi [fin juillet 1887].

Je reviens de chez Robin, mon cher ami. Et je vous écris avec une demi-respiration, qui ne se trouve pas dans le Dante.

D'abord les grosses choses.

J'ai reçu 100 d'Aix-les-Bains, et ce matin 100 autres. J'ai payé un demi-terme. J'ai reçu 100 de Vienne et payé les fournisseurs alimentaires qui s'intéressent singulièrement à ma santé.

Reçu une lettre de Malherbe au nom de M. May, lequel ne veut le livre que sous certaines conditions grotesques.

La seconde partie lui paraît avoir été dite par de précédents ouvrages, — ce qui est une erreur (il s'agit des mœurs berlinoises). Je n'ai au contraire donné que du nouveau, ayant séjourné placidement 5 ans à Berlin et non passé une quinzaine dans un hôtel. J'ai même évité ce qui est trop connu, comme les mœurs des étudiants si ressassées. (Mais il n'a pas lu cette partie.) D'autre part, il voudrait que, cela supprimé, j'allonge le chapitre cour. Ce qui est impossible. Je sais tout et il n'y a pas davantage. (Il fallait voir la joie de Marcade devant mon Emp. et mon Imp. qui m'avait demandé de l'inédit.) Enfin, tout cela confectionné, il faudrait que je mette sur la couverture mon nom avec : Ancien lecteur de l'Imp. Augusta. — J'irai reprendre mon manuscrit, comme vous pensez (Dujardin veut en parler à Lévy).

Je transpire de ces 4 pages, dites-moi votre vie, je puis vous écrire tous les deux jours.

Votre

CL

A M. ÉDOUARD DUJARDIN

Imprimerie Louis Boyer et C¹⁹
Asnières, le 29 juillet 1887.

(Édouard Dujardin à Jules Laforgue, qui lui renvoya sa lettre avec ses réponses.)

Mon cher Laforgue,

J'ai donné à la composition vos Moralités légendaires, elles paraîtront donc, si cela vous va, cet automne.

(De la main de Laforgue): Oui.

Or:

1º N'aimeriez-vous pas mieux le titre : « Moralités légendaires » au lieu de « petites moralités légendaires»; comme éditeur, je le préfère beaucoup; aussi, d'ailleurs, comme confraternel ami.

(De la main de Laforgue): Oui.

2º Je vous envoie le « Pan »; y avez-vous des corrections à faire; alors, tout de suite, n'est-ce pas?

(De la main de Laforgue): Bon.

2º bis. Le titre est-il « Moralités légendaires », ou « Les moralités légendaires »? (Laforgue a de deux traits de plume barré « les », et répondu) : supprimer les.

3º Vous renoncez aux « Deux Pigeons »? ils ne sont pas dans le manuscrit. Tant mieux!

(De la main de Laforgue) : oui, renonce.

4º Aurez-vous des corrections importantes à faire, dans le volume? Parce que, voici: — si le texte que vous m'avez donné est définitif, alors vous ne recevrez des épreuves qu'après la mise en pages, — et moi j'y aurai une très grande économie; mais si vous voulez faire de nouveaux changements dites-le-moi d'avance.

(De la main de Laforgue) : texte tel quel définitif.

A tout cela répondez-moi vite. A ma prochaine visite, je vous expliquerai mes plans pour cette édition, fort simples d'ailleurs; le point spécial est ceci : petit tirage (200 ou 300 exemplaires). Mon commis ira chercher le Pan chez vous dès que vous me direz de le faire; en même temps il vous portera le découpage de tous vos vers de la *Vogue*.

Saluez de ma part respectueusement madame Laforgue, et bien vôtre sachez-moi.

ÉDOUARD DUJARDIN.

Répondez-moi vite, n'est-ce pas. (De la main de Laforgue) : *Au revoir*.

Votre

J. L

CLI

A TEODOR DE WYZEWA

[Début d'août 1887.]

Mon cher ami,

Quel effort de prendre la plume quand on passe ses journées à sommeiller dans un fauteuil!

Et il fait si chaud.

Mais quelque éveil me vient. Je passe de bonnes nuits ayant imaginé de ne plus dormir dans un lit, mais dans mon fauteuil arrangé; la position un peu assise me supprimant la toux. Et puis nous recevons de la glace chaque jour.

A quoi pouvez-vous bien passer vos journées à Cracovie? Avez-vous emporté de la besogne? Entreprenez-vous quelque chose? Ceci serait intéressant. Quand le feriez-vous en effet? Mais, d'autre part, le rêve et rien que le rêve, n'est-ce pas?

Racontez-moi donc une journée de Cracovie; je regarderai sur la carte.

Je suppose que vous n'avez pas un besoin immédiat de la petite somme que je vous dois ? cent francs me sont tombés du ciel il y a une semaine, dette à laquelle je n'eusse jamais plus pensé, et d'un homme de lettres.

A part cela, je ne fais rien. Vous ne me parlez pas de la solution de M. May. Cela ne vous a-t-il pas semblé risible?

Je ne coupe si brusquement ma lettre — je souffre un peu — qu'avec la résolution de vous écrire un de ces jours vraiment et autrement. En vérité, vous êtes le seul pour qui je pouvais prendre la plume par cette torpeur.

Votre dévoué pour toujours,

Jules Laforgue.

Ma femme vous serre cordialement la main.

CLII

A M. ÉDOUARD DUJARDIN

[7 août 1887.]

Quelle est l'adresse immédiate de Perreau? Avez-vous dit un mot à Lévy de mon livre ainsi que promis? « Pan » est prêt et correct. A la hâte.

Votre

J. LAFORGUE.

CLIII

A XAVIER PERREAU (1)

[10 août 1887.]

Cher monsieur Perreau,

Sans aller à Versailles et en écrivant au besoin un petit mot, pourriez-vous savoir si dans la maison en question (Versailles) on nous prendrait pour 15 jours — à quel prix — si l'on pourrait avoir la pension et à quel prix (deux personnes)? Je vous serais bien obligé.

Votre, je vous prie,

Jules Laforgue. 8, rue de Commaille.

(1) Carte postale. Édouard Dujardin avait demandé au musicien Xavier Perreau, avec qui il était très lié et qui venait de faire un séjour à Versailles et y retournait fréquemment, s'il pourrait y trouver pour Laforgue un appartement où celui-ci respirerait un air pur. (Note de M. Édouard Dujardin.)

Le samedi 20 août 1887, Jules Laforgue s'éteignait à Paris, 8, rue de Commaille, quatre jours après le vingt-septième anniversaire de sa naissance.

NOTES

Les cent cinquante-trois lettres de Jules Laforgue qui figurent dans ce recueil ont été soit empruntées à des recueils précédents ou à des revues disparues, soit copiées sur les manuscrits qui nous ont été remis.

On trouvera ici le détail de ces diverses sources.

34 lettres à Charles Ephrussi (1881-1887). — Vingt-deux d'entre elles ont paru dans la Revue Blanche (1er, 15 septembre et 1er octobre 1896):

9 lettres, numérotées I à IX, sous le titre Lettres de Jules Laforgue à M*** (1881-1882) (Revue Blanche, t. XI, no 78, p. 219 à 228).

5 lettres, numérotées X à XIV, sous le titre Lettres de Jules Laforgue à M*** (Allemagne 1882) (Revue Blanche, t. XI, n° 79, p. 271 à 276).

8 lettres, numérotées XV à XXII, sous le même titre (*Revue Blanche*, t. XI, n° 80, p. 313 à 320).

Ces lettres furent publiées ensuite dans le volume Mélanges Posthumes (Mercure de France, 1903) sous le titre Lettres à M. Ephrussi (1881-1882) (à l'exception des lettres I, II et XIV de la *Revue Blanche*, sans qu'on puisse s'en expliquer la raison). Ces trois lettres figurent ici sous les numéros III, V, et XXVII, avec, en outre :

12 lettres *inédites* (du 26 février 1883 au 22 juillet 1887) dont les copies nous ont été remises par M. Félix Fénéon.

58 lettres à M. Charles Henry (1881-1886).

51 lettres (du 30 novembre 1881 au 4 octobre 1886) parurent sous le titre « Lettres inédites de Jules Laforgue à un de ses amis (1881-1886) » dans l'Art Moderne de Bruxelles, hebdomadairement à partir du 4 décembre 1887, par les soins de M. Félix Fénéon, qui y ajouta quelques notes et projetait d'en faire un tirage à part, dont il nous a transmis les épreuves : elles se composaient de 48 pages mises en page (lettres I à XXV de l'Art Moderne), de 2 placards (lettres XXVI à XXX incluses), le reste en copie. La page de titre se lisait ainsi : Lettres inédites-de-Jules Laforque-à-un de ses amis-(1881-1886)-L'Art Moderne—Bruxelles—1889. Une réimpression de ces 51 lettres fut faite dans un volume intitulé Exil, Poésie, Spleen (p. 55 à 160) édité par la Connaissance, Paris, 1921. Le texte de cette impression fourmille d'erreurs : dates erronées (14 janvier 1882 au lieu de 4 janvier,

par exemple), mots estropiés : L'Art en question pour L'Art de la Mode (p. 86); Hermeling pour Memling (p. 86); Thiergaten pour Thiergarten, (p. 91); J'avais au lieu de J'apaise (p. 95); Babelsperg et Hambourg au lieu de Babelsberg et Hombourg (passim); le sans-gêne de ses ruines au lieu de le sans-gêne de ses rimes (p. 104): Arnaud Jean pour Aman-Jean (p. 117); style familial au lieu de style filial (p. 131); sous un monde au lieu de dans un monde (p. 155): notes démarquées (à quelques exceptions près, les notes sont celles de M. Fénéon dans l'Art Moderne, auxquelles on a ajouté des incorrections et des bévues); rectifications fâcheuses (p. 86, on attribue à Lacaussade, en les estropiant, des vers qui sont de Louis Bouilhet, comme le dit avec raison Laforgue lui-même); aucune date douteuse n'a été précisée ou corrigée; des citations tronquées de lettres à Vanier et à Max Klinger, aucune indcation de références, etc.....

7 lettres *inédites* dont les copies nous ont été communiquées par M. Félix Fénéon (lettres des 8 août 1883, 6 novembre 1883, 17 décembre 1883, novembre 1884, avril 1885, juillet 1885, janvier 1886).

12 lettres à Marie Laforgue [Madame Labat] (1881-1887).
— Ces 12 lettres furent publiées par les soins de M. Francis Viellé-Griffin dans l'Occident (janvier-

février et mars 1901), puis rééditées dans *Mélanges* Posthumes (Mercure de France, 1903) sous le titre Lettres à sa sœur (p. 288 à 332).

11 lettres à M^{me} Mullezer (1882).

- 6 de ces lettres parurent sous le titre Lettres et Vers dans la Revue Blanche, t. IX, nº 52: p. 110 à 118, 1er août 1895, numérotées de I à VI suivies de deux poèmes La Complainte du petit hypertrophique et Spleen des nuits de juillet. Les lettres III, IV, V, VI figurent sous le titre Lettres à Mme *** dans Mélanges Posthumes (Mercure de France, p. 273 à 285) : mais les lettres I et II de la Revue Blanche n'y figurent pas. Ces deux lettres ont été reproduites dans Exil, Poésie, Spleen, p. 23 et 25, (La Connaissance, 1921) avec 5 lettres inédites (du 23 janvier, du 6 avril, de Coblentz, lundi, juin, du 18 juillet et du 19 août 1882), sous le titre Lettres à un poète. Les mêmes remarques s'appliquent à cette édition des lettres à Mme Mullezer aussi bien qu'à celles du même volume adressées à M. Charles Henry (Rentzon et Ainda, pour Bentzon et Ouida, p. 22; Hambourg pour *Hombourg*, p. 26. — « La vie m'a appris à être très peu fort, au lieu de très peu fat (p. 27); (Augustin au lieu d'Augustus (p. 30), etc...).
- 1 lettre à une dame (1883). Inédite : copie communiquée par M. F. Fénéon.

- 2 lettres à Émile Laforgue (1885-1886). Ces deux lettres, inédites, nous ont été communiquées en manuscrit par M^{me} G. Labat, née Marie Laforgue.
- 4 lettres à Max Klinger (1883-1884). Ces quatre lettres furent d'abord publiées dans la Cravache parisienne, du samedi 8 septembre 1882.
- 3 lettres à Théophile Ysaye (1885-1886). Les manuscrits de ces trois lettres ne nous sont pas parvenus : nous en avons trouvé le texte traduit en allemand en tête de Sagenhafte Sinnspiele, traduction allemande des Moralités Légendaires par M. Paul Wiegler, Axel Junker Verlag, Stuttgart, 1905. Force a été de les retraduire en français. La traduction en est due à M. François Ruchon de Genève. Les deux dernières de ces lettres figuraient déjà p. lxxxiii et lxxxvi de l'Introduction à Berlin, la Cour et la Ville.
- 5 lettres à Léon Vanier (1885). De ces cinq lettres, trois ont été publiées fragmentairement dans l'Art Moderne de Bruxelles, les deux dernières nous furent communiquées en copie par M. Félix Fénéon.
- 1 lettre à Léo Trézenik [Mostrailles] (1885). Elle parut dans le numéro du 4 octobre 1885 de la revue Lutèce.
- 1 lettre à M. Félix Fénéon (1886). Communiquée par le destinataire,

5 lettres à Teodor de Wyzewa (1887). — Ces cinq lettres ou cartes postales inédites nous ont été remises en manuscrit par le destinataire lui-même, peu avant sa mort.

Avec les lettres de Jules Laforgue Teodor de Wyzewa nous remit ce billet de M^{me} Jules Laforgue, par télégramme daté du 5 décembre 1887 (trois mois et demi après la mort de son mari) et adressé à : M. de Wyzewa, aux soins de M. Dujardin, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

Dear Sir,

Should I be troubling you much if I were to ask you to call on me sometime *to-morrow*. I am leaving for Mentone, on the evening of Tuesday and have before I go a kindness to beg you relative to my husband's papers. If you send a line to my hotel I will be in at any time you mention.

Believe me truly yours Leah Laforgue.

Hôtel de Londres et Milan 8, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Honoré.

Monday.

Quelques mois après ce rendez-vous qu'elle demandait à Teodor de Wyzewa pour l'entretenir du sort des œuvres posthumes de son mari, M^{me} Jules Laforgue mourait elle-même à Menton, au cours de l'année 1888.

- 15 lettres à M. Édouard Dujardin (1886-1887). Les quinze lettres et cartes postales adressées par Jules Laforgue à M. Edouard Dujardin ont été publiées par celui-ci dans le numéro de mai 1923 des Cahiers Idéalistes, p. 67-72.
- 1 lettre à M. Xavier Perreau (1887). Ce dernier billet de Jules Laforgue a été publié dans le même numéro des Cahiers Idéalistes, p. 76.

G. J. A.



TABLE DES MATIÈRES



LX.	A M. CHARLES HENRY			
LXI.	A CHARLES EPHRUSSI (inédite)			
LXII.	A M. CHARLES HENRY 11			
LXIII.	ID 14			
LXIV.	ID 17			
LXV.	A SA SŒUR			
LXVI.	ID 25			
LXVII.	A M. CHARLES HENRY 26			
LXVIII.	A MAX KLINGER			
LXIX.	A CHARLES EPHRUSSI (inédite) 32			
LXX.	1D. (inédite) 34			
LXXI.	A M. CHARLES HENRY			
LXXII.	ID			
LXXIII.	ID			
LXXIV.	ID. (inédite) 46			
LXXV.	ID			
LXXVI.	A MAX KLINGER			
LXXVII.	A SA SŒUR			
LXXVIII.	A M. CHARLES HENRY (inédite) 55			
LXXIX.	1D. (inédite) 57			
LXXX.	A CHARLES EPHRUSSI			
LXXXI.	A UNE DAME (inédite)			
LXXXII.	A CHARLES EPHRUSSI (inédite) 65			

1884

LXXXIII.	A M. CHARLES HENRY	68
LXXXIV.	ID	71
LXXXV.	ID	74
LXXXVI.	A MAX KLINGER	77
LXXXVII.	A CHARLES EPHRUSSI (inédite)	80
LXXXVIII.	A M. CHARLES HENRY	83
LXXXIX.	A MAX KLINGER	87
XC.	A M. CHARLES HENRY	90
XCI.	ID	92
XCII.	ID	94
XCIII.	ID. (inédite)	97
XCIV.	A CHARLES EPHRUSSI (inédite)	99
XCV.	A M. CHARLES HENRY	103
XCVI.	ID	105
	1885	
XCVII.	A M. CHARLES HENRY	106
XCVIII.	ID	108
XCIX.	ID	110
C	A LÉON VANIER	112
CI.	A M. CHARLES HENRY (inédite)	113
CII.	ID	115
CIII.	A LÉON VANIER	117
CIV.	ID	118
CV.	A M. CHARLES HENRY	119
CVI.	A THÉOPHILE YSAYE (inédite)	122

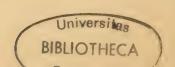
	TABLE DES MATIÈRES	2 29
CVII.	A M. CHARLES HENRY	124
CVIII.	A LÉON VANIER	126
CIX.	A M. CHARLES HENRY	127
CX.	A LÉON VANIER	129
CXI.	A M. CHARLES HENRY (inédite)	130
CXII.	ID	131
CXIII.	A ÉMILE LAFORGUE (!ragment) (inédite)	134
CXIV.	A LÉO TRÉZENIK	136
CXV.	A M. CHARLES HENRY	139
CXVI.	A THÉOPHILE YSAYE (inédite)	141
	1886	
CXVII.	A M. CHARLES HENRY (inédite)	144
CXVIII.	ID	145
CXIX.	A ÉMILE LAFORGUE (inédite)	146
CXX.	A SA SŒUR	150
CXXI.	A M. FÉLIX FÉNÉON	160
CXXII.	A THÉOPHILE YSAYE (inédite)	162
CXXIII.	A M. CHARLES HENRY	165
CXXIV.	A M. ÉDOUARD DUJARDIN	168
	1887	
CXXV.	A SA SŒUR	170
CXXVI	A M. ÉDOUARD DUJARDIN	17 3
CXXVII.	ID	175
CXXVIII.	ID	176
CXXIX.	ID	177

CXXX.	A M. ÉDOUARD DUJARDIN	178
CXXXI.	ID	179
CXXXII.	ID	180
CXXXIII.	ID	182
CXXXIV.	ID	183
CXXXV.	A CHARLES EPHRUSSI	184
CXXXVI.	ID	186
CXXXVII.	ID.	187
CXXXVIII.	A M. ÉDOUARD DUJARDIN	188
CXXXIX.	ID	189
CXL.	A TEODOR DE WYZEWA (inédite)	190
CXLI.	A CHARLES EPHRUSSI (inédite)	1 91
CXLII.	ID. (inédite)	1 93
CXLIII.	A SA SŒUR	195
CXLIV.	A TEODOR DE WYZEWA (inédite)	198
CXLV.	ID. (inédite)	199
CXLVI.	A CHARLES EPHRUSSI (inédite)	202
CXLVII.	A TEODOR DE WYZEWA (inédite)	204
CXLVIII.	A SA SŒUR	205
CXLIX.	A TEODOR DE WYZEWA (inédite)	208
CL.	A M. ÉDOUARD DUJARDIN	210
CLI.	A TEODOR DE WYZEWA (inédite)	213
CLII.	A M. ÉDOUARD DUJARDIN	215
CLIII.	A XAVIER PERREAU	216

2158 4

215

Chartres. - Imprimerie Félix Lainé. 190.6.25.









La Bibliothèque Université d'Ottawa Échéance	The Library University of Ottawa Date due
DEC 2 9 1971 14 FEV. 1991	
n4 FEV. 1991	
APR 0 7 1998 23 MARS 1998	
- O FIAND TOTAL	





CE PQ 2323 %L8 1922 V005 C00 LAFORGUE, JU DEUVRES CO ACC# 1414125

